

Homage to the
GILBERT-H. DOBLE

Maître ès-Arts

Auteur de « S. Petroc », etc...

SAINT BRIEUC

Sa Vie et son Culte

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L. KERBIRIOU

Docteur ès-Lettres

Lauréat de l'Académie Française



— SAINT-BRIEUC
LES PRESSES BRETONNES

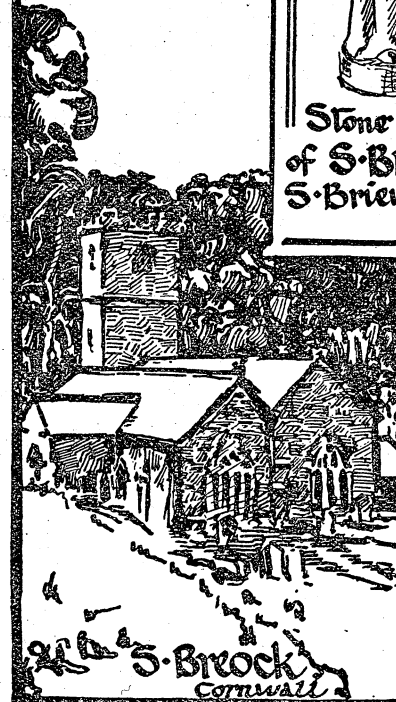
—
1930

Saint
BRIOC



A
Celtic
SAINT

Stone Statue
of S. Brioc at
S. Brieuc-des-Iffs



S. Brock
Cornwall



S. Brieuc Cathedral
Brittany



Statue ancienne de saint Briec

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Le présent travail est la traduction d'une œuvre anglaise, le *Saint Brioc*, du Rev. G.-H. Doble. L'auteur, qui habite le Cornwall, est un spécialiste très réputé en matière d'hagiographie celtique. L'étude qu'il a consacrée à saint Briec est la 17^e d'une série, tout entière de sa composition et qui s'enrichit chaque année de plusieurs publications nouvelles sur des saints irlandais, gallois, corniques et bretons-armoricains.

La Vie de saint Briec nous est donnée d'après un manuscrit latin, la *Vita Briocci* que dom Plaine a découvert à Rouen et publia en 1883. M. Doble y ajoute l'épilogue que dom Plaine avait omis. Il fait suivre la reproduction in-extenso du document d'une étude critique où les arguments philologiques sont largement exploités, et il retrace ensuite l'histoire du culte du saint en Bretagne et outre-Manche. C'est dire qu'il emploie la bonne méthode, celle qu'il a d'ailleurs suivie dans ses précédentes monographies, recherchant les sources, confrontant des matériaux divers, étudiant la topographie après visite des lieux où se conserve le souvenir des saints.

Les documents hagiographiques sont une source importante de l'histoire des origines chrétiennes dans les pays celtiques et même, en ce qui concerne l'histoire de notre province avant le ix^e siècle, ils constituent l'unique source écrite. La Vie de saint Briec offre donc à ce point de vue un intérêt de fond, à cause des renseignements qu'elle fournit sur l'évangélisation primitive à travers le voile des légendes et sous la saveur du symbole. Comme œuvre littéraire, la *Vita Briocci* utilisée n'est pas non plus à dédaigner. La forme en est d'ordinaire simple et naïve, mais l'auteur, un moine sans doute, a su agrémenter son récit de réflexions piquantes, et, dans tels détails comme dans les observations de la nature, il atteint parfois le ton de la poésie.

Dans la transcription, je ne me suis pas seulement atta-

ché à observer l'orthographe des noms propres, variable selon les documents consultés, mais j'ai tenu à respecter l'allure du style avec ses constructions syntaxiques et ses répétitions fréquentes, afin de rendre la traduction aussi littérale que possible.

Communauté de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Keri-nou, Lambézellec, le 21 février 1929.

L. KERBIRIOU.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021

SAINT BRIEUC

Evêque et Confesseur

Saint Briec tient une place particulièrement intéressante parmi les saints celtiques de Bretagne, du pays de Galles et du Cornwall. Il fonda, sinon le siège de Saint-Briec, du moins l'important monastère qui devint plus tard l'emplacement de ce siège épiscopal. Voilà pourquoi on le compte au nombre des « Sept Saints de Bretagne ». Il était originaire du Cardigan et il eut un rôle de premier plan dans le mouvement religieux du VI^e siècle, qui fit du Cardigan et du Pembrokeshire des centres extrêmement actifs d'évangélisation dans le monde celtique. Une paroisse du Cornwall porte son nom ; elle se trouve dans un district plein de souvenirs qui se rattachent au pays de Galles et plus encore au Cardigan, le district de Newquay. Il a aussi donné son nom à une paroisse sise dans la forêt de Dean, la paroisse de Saint-Briavel. Ce fait nous apporte quelque lumière sur l'existence d'un comté celtique de Gloucester qui aurait été une sorte de tampon entre le pays de Galles et le Cornwall. Au surplus, nous avons une vie écrite de saint Briec, très intéressante et d'un mérite littéraire supérieur à la plupart des *Vies* des saints gallois et corniques qui sont parvenues jusqu'à nous. Le meilleur manuscrit de cette *Vie*, et en même temps le plus complet, fut découvert à Rouen (1), et imprimé en 1883 par les soins de dom Plaine qui, d'après l'écriture, l'attribuait au XI^e siècle ou au XII^e siècle. Je vais commencer par donner une traduction de ce document.

VITA BRIOCII

*Ici commence le Prologue de la Vie de saint Briec,
Evêque et Confesseur.*

1. C'était la coutume chez les vieux historiens d'exalter d'abord par de belles paroles les ancêtres de ceux qu'ils voulaient louer et, suivant ainsi par étapes les glorieuses actions des parents, d'accumuler les éloges sur la vie et

(1) D'autres manuscrits de cette *Vita*, moins parfaits, sont conservés à Angers et à la Bibliothèque Nationale de Paris.

les œuvres des enfants. Car cette coutume s'est développée parmi les hommes, comme s'il était conforme à la loi naturelle que les personnages de noble extraction dussent être supérieurs aussi par d'autres mérites. Mais ceci ne semble nullement s'appliquer à la vie toute digne d'éloges de ce saint que nous avons décidé d'écrire sommairement, dans la mesure où nos pauvres moyens le permettront. Au lieu d'être exalté par la noblesse de sa famille, c'est lui qui répandit du lustre sur sa haute naissance par ses bonnes manières et ses pieuses actions. Que sa vie fut toute de religion et agréable au Seigneur, c'est ce qui ressortira, s'il plaît à Dieu, de la suite de ce récit. — *Ici finit le Prologue.*

Ici commence la Vie de saint Briomagus, Evêque et Confesseur.

2. Saint Briomagus, originaire de la région coriticienne, naquit de parents nobles selon le monde. Son père s'appelait Cerpus et sa mère Eldruda. Bien qu'ils fussent enchaînés dans l'erreur du paganisme, et complètement ignorants du vrai Dieu, ils se consacraient à des œuvres d'humanité, ce qui les faisait aimer des habitants de la région. Car ils étaient riches et pourvus d'une grande abondance de biens. Chaque année, le premier janvier, ils invitaient tous leurs amis et leurs voisins à un festin qui durait trois jours consécutifs. A cette occasion, ils faisaient servir une telle quantité de viandes différentes, et ils remplissaient l'âme de leurs invités de tant de joie, de jeux et de chants, qu'ils semblaient faire dilater le bonheur sous leurs yeux comme dans un spectacle triomphal.

3. Or, une certaine nuit, après trois jours passés dans les festins, comme la femme de Cerpus s'était endormie, par la volonté de la divine Sagesse qui se ménageait un vase d'élection, un ange se tint près d'elle dans une vision et lui parla ainsi : « Levez-vous, ô femme, et adorez avec foi le Dieu du ciel, le Créateur de toutes choses, et implorez-le de toute l'ardeur de votre cœur pour qu'il chasse les ténèbres de l'erreur et daigne vous éclairer de sa lumière, vous et votre époux. » A ces mots, elle s'éveilla et, sous le coup d'une intense frayeur, ne sut que répondre.

4. L'ange, la voyant ainsi terrifiée, lui adressa doucement la parole : « Ne craignez rien, ô femme, et ne tremblez point comme s'il s'agissait d'une illusion ou d'un rêve ; car je suis envoyé par Dieu pour vous annoncer ce qui va certainement vous arriver, à vous et à votre époux. Vous êtes bénie, parce que la divine clémence a eu égard à votre

personne, et plus béni encore sera le fruit de vos entrailles, que Dieu a choisi et qu'il destine à être son temple. Vous allez bientôt mettre au monde un fils ; il sera cher à Dieu ; il aura beaucoup de mérite ; il viendra en aide à plusieurs dans la religion chrétienne par l'exemple de sa bonne conversation. Il sera beau à voir, saint dans sa vie, remarquable par sa chasteté, sincère dans sa piété, aimable et humain, savant en doctrine spirituelle ; sa charité sera universelle, et il s'appellera Brioc. Allez donc annoncer ces choses à votre époux et avertissez-le avec soin de briser ses idoles qui ne peuvent lui être d'aucun secours. Qu'il se hâte d'adorer le vrai Dieu à la bonté duquel il doit de vivre, bien qu'il ne le connaisse pas encore. Puis vous ferez trois baguettes : deux en argent, l'une pour vous, l'autre pour votre époux. La troisième sera en or pour votre enfant ; et vous les déposerez dans votre trésor jusqu'à sa naissance. Et quand l'enfant sera né, vous l'enverrez dans la cité de Paris au saint homme Germain, évêque de la même cité, qui le formera aux belles lettres et le mènera dans de bons chemins pour qu'il vive bien. »

5. Quand la femme entendit ces mots, elle se leva rapidement, et dès qu'il fut matin, elle raconta à son mari toutes les choses qui lui avaient été commandées par l'ange. Mais Cerpus, loin de prendre au sérieux les paroles de sa femme, s'en moqua comme si c'était du pur radotage, et répondit qu'il n'abandonnerait jamais les dieux de ses pères sur la foi d'un vain songe. La nuit suivante, le même ange apparut à Eldruda et lui demanda si elle avait raconté à son mari ce qu'il lui avait dit. Elle répondit qu'elle l'avait informé de tout, mais qu'il avait tout traité avec mépris. Alors l'ange répliqua : « Allez, répétez-lui la même chose, et ajoutez que, s'il ne vous croit pas, il sera sérieusement puni. »

6. Elle s'en alla donc et répéta entièrement les mêmes choses à son mari, ajoutant que s'il n'avait pas de foi en ses paroles, il serait bientôt châtié. Mais il ne se mit pas moins à la railler et à mépriser ce qu'elle disait. Or voici que la troisième nuit, comme Cerpus s'était couché pour se reposer, l'ange dont nous avons parlé lui apparut et, après lui avoir reproché son manque de foi, se mit à le frapper avec violence en disant : « Lève-toi et invoque tes dieux pour qu'ils te délivrent de ce mauvais cas. » Mais lui, mourant de peur, sort de son sommeil, confesse qu'il a grandement péché et se déclare prêt à faire avec joie tout ce que l'ange avait commandé. Aussi, lorsque l'ange fut parti, dès que le jour se mit à poindre, Cerpus raconta sa vision à ses

amis. Aussitôt il détruisit toutes les idoles qu'il possédait et se prépara à donner à Dieu la moitié de ses biens.

7. Il fit les trois baguettes dont il a été question plus haut et distribua la plus grande partie de ses richesses aux pauvres. Eldruda conçut quelques jours après ; elle mit au monde un fils et lui donna le nom que l'ange avait annoncé. Pendant ses premières années, ses parents le gardèrent à la maison, le nourrirent, prirent soin de lui et l'élevèrent avec une grande sollicitude. Il commença dès l'enfance à montrer le sérieux de l'âge mûr, ne prenant aucune part aux jeux auxquels se livraient dans les champs les jeunes garçons de son âge, mais restant toujours à la maison où il s'efforçait de son mieux à former les lettres sur des tablettes.

8. Or sa mère remarquant que l'enfant avançait à la fois en âge et en intelligence, se rappela ce que l'ange, dans sa vision, lui avait prescrit de faire. Elle suggéra donc à son mari que le temps était venu d'envoyer leur fils à Paris pour y être présenté à saint Germain. Mais le père rejeta la proposition, car il jugeait que cela ne convenait pas à son fils ; il avait, en effet, décidé, qu'il en ferait son successeur et que l'héritier de son honneur n'entrerait pas dans les rangs du clergé. Mais quand, ayant laissé de côté pour un temps les soucis du monde, il se fut livré au sommeil la nuit suivante, l'ange lui apparut de nouveau et lui fit des reproches en ces termes : « Pourquoi retiens-tu ton fils que Dieu a daigné consacrer à son service, dès le sein de sa mère ? Va et fais-le conduire sans délai à Germain, à l'homme de Dieu, comme je l'ai commandé. » Cerpus, à son réveil, raconta à ses amis ce qu'il avait entendu. Ceux-ci se réjouirent de la vision et exhortèrent Cerpus à exécuter au plus tôt les ordres reçus. Ainsi saint Brienc fut envoyé à Paris, portant les trois baguettes et de grandes provisions, et on lui donna quatre hommes pour l'accompagner et le conduire là-bas.

9. Quand ils furent en présence de l'homme de Dieu à Paris, saint Germain, apercevant l'enfant de loin, avant que personne ne lui eût dit qui il était, s'écria : « Voici un enfant de la nation des Coriticiens, distingué par la noblesse de sa naissance, intelligent et plein de jugement, orné déjà de bons principes, malgré son âge tendre, et prédestiné par Dieu à devenir le chef de la religion sainte dans le pays où il est né. » Dès que l'enfant était entré dans la maison où habitait saint Germain, un petit oiseau de la forme d'une colombe le précéda, et on le vit qui planait au-dessus de sa tête quand il était humblement agenouillé aux pieds du

saint homme. Aussi saint Germain et ses disciples, voyant en cet enfant une si grande grâce divine, se mirent à bénir Dieu d'une voix unanime, et le reçurent avec une grande joie et avec l'honneur qui lui était dû. Et bien que tous eussent pour lui beaucoup d'affection, deux surtout, plus que les autres, Patrick et Heltut, le chérissaient spécialement.

Donc Brienc, cet enfant vénéré, s'étant mis à étudier les lettres sous la direction de l'homme de Dieu, apprit en un jour tous les éléments du latin. Au bout de cinq mois il savait tous les psaumes par cœur ; puis il s'appliqua totalement à l'étude des arts libéraux. Quand il eut dix ans, il aimait tellement à faire l'aumône quand il le pouvait, qu'il avait l'habitude de donner aux pauvres, soit un manteau, soit une tunique, soit même souvent une ceinture lorsqu'il n'avait rien d'autre à donner. Or, un jour qu'il était allé chercher de l'eau à la fontaine pour laver les mains de son maître, voici que certains lépreux le rencontrèrent et lui demandèrent l'aumône. Mais n'ayant rien sous la main à leur donner, il leur offrit la cruche dans laquelle il allait mettre de l'eau et il les renvoya chez eux tout joyeux.

11. Un des serviteurs du monastère vit ceci, et poussé par l'envie plutôt que contrarié de la perte de la cruche, s'en vint immédiatement trouver saint Germain : « Sais-tu, lui dit-il, que Brioc veut se défaire de ce qui appartient au monastère en distribuant tout aux pauvres ? Il vient de donner à des lépreux la cruche dont les frères se servaient pour boire. » A cette nouvelle, le saint demanda où se trouvait l'enfant. Ceux qui étaient là présents répondirent qu'ils n'en savaient rien, à moins qu'il fût en la compagnie de ses amis Patrick et Heltut, avec lesquels il avait l'habitude de passer la plupart de son temps. « Que l'un de vous, dit Germain, s'en aille rapidement le chercher. » Sur les entrefaites un des frères, ayant rencontré Brioc, lui avait dit : « Pourquoi, enfant, vous débarrassez-vous des ustensiles du monastère et les donnez-vous à des mendiants ainsi à votre guise ? Pourquoi avez-vous donné aujourd'hui la cruche dont les frères ont besoin ? »

12. L'enfant, à ces mots, fut très effrayé, comme le sont d'ordinaire les enfants de cet âge. Il redoutait d'aller tout de suite trouver son maître et, craignant que son présent ne fût repris, il s'enfuit en toute hâte à l'église. Là, humblement prosterné en prière devant l'autel et tout en larmes, il adresse ses supplications à Dieu. Quand il eut longtemps prié, il se leva et, jetant les yeux à droite, il vit une cruche en cuivre ; il la prit, rendant grâces à Dieu d'avoir bien

voulu agréer ses prières. A sa sortie de l'église, il vit quelqu'un qui le cherchait ; il le questionna et apprit ce que le maître avait dit. Il se présenta à celui-ci, confessa qu'il avait péché, tomba à ses pieds et demanda pardon.

13. Le saint faisant mine d'être indigné, lui dit : « Tes paroles sont pure folie. Pourquoi as-tu donné aux lépreux, par vaine gloire, la cruche qui était nécessaire au monastère ? Lève-toi vivement et va la chercher. » L'enfant se leva, sortit un moment et rapporta à son maître la cruche obtenue par prière ; puis, la face humblement prosternée vers le sol, il dit : « Est-ce bien celle-ci, Maître, la cruche que vous demandez ? »

Le vieillard apercevant un récipient d'une beauté merveilleuse et comprenant par une révélation de l'Esprit-Saint que ce noble présent avait été envoyé par Dieu, s'écria : « Cet enfant est plus juste que nous, puisqu'il est ainsi rempli de la grâce divine. » Mais Brioc répliqua : « Oui, Maître, mais je ne suis que poussière et cendres, selon la parole : *L'homme est pourriture et le fils de l'homme est un ver de terre* (Job, xxv, 6). Mais j'ai entendu qu'il est écrit dans l'Evangile : « *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (Math. v, 7). » Tous ceux qui étaient là, entendant ces paroles, s'émerveillaient devant la grâce de la foi chez un enfant si jeune. De fait, quand il eut douze ans, il commença à châtier son petit corps en jeûnant souvent pendant deux ou trois jours ; il désirait vivre en ermite et, si la faiblesse de la jeunesse n'y eût mis obstacle, il eût été l'émule de Martin qui est vénéré dans le monde entier (1).

14. Or, un jour, il arriva qu'un jeune homme se rendait pour affaire dans une dépendance du monastère, lorsqu'un démon sous la forme d'un loup vorace se présenta devant lui, l'attaqua, la gueule ouverte, en poussant des hurlements horribles comme s'il voulait le dévorer. Mais lui, terrifié à l'excès à la vue d'un si grand monstre, prit la fuite et se dirigea vers la forêt comme un fou et tomba à demi-mort sur le sol. Un homme qui, par hasard, se trouvait là à côté, gardant ses chevaux qui paissaient, le vit et partit aussitôt pour prévenir les frères. Ceux-ci accoururent dans la forêt et trouvèrent l'enfant à demi-mort et tout tremblant comme s'il allait rendre le dernier soupir. Ils se prirent à pleurer en voyant ce jeune homme vigoureux et de bonne naissance en train de mourir. Mais Brioc leur dit : « Ne perdez pas de temps en lamentations, mes frères, mais invoquons tous

(1) Ceci est une citation de Sulpice Sévère. *Vita Martini*, chap. 2 : « *Eremum concupivit... si aetatis infirmitas non obstetisset.* »

et de tout notre cœur le Créateur du monde et le Restaurateur très clément de l'homme déchu. » Après avoir parlé ainsi, il leur demanda de se tenir un peu à l'écart. Et quand ils se furent retirés comme il leur avait commandé — car tous obéissaient à ses moindres demandes à cause de sa sainteté, — il s'inclina pour prier, les yeux levés au ciel et les mains étendues en forme de croix ; il pria ainsi avec ferveur pendant près d'une demi-heure.

15. Quand il eut fini sa prière, il s'approcha du jeune homme et chanta le psaume où il est écrit : « Le Seigneur a préparé son siège au ciel et son royaume s'étend sur tout. » (ps. 102, 19). Puis il dit : « Au nom du Christ crucifié, notre Dieu et notre Maître, je te commande, démon, de sortir au plus vite du corps de ce jeune homme. » A sa voix, sur-le-champ, l'ennemi du genre humain fut chassé ; et laissant derrière lui une fort mauvaise odeur (1), il cria : « Brioc me chasse », et il s'évanouit comme de la fumée. Les frères ayant été rappelés, le jeune homme se leva sans aucun mal et, plein de joie, il retourna avec eux au monastère. Saint Germain, dès qu'il apprit le miracle, remercia Dieu par la volonté duquel il avait été accompli.

16. La grâce du Seigneur augmentait chaque jour chez le jeune homme. Tantôt il chantait des psaumes, tantôt il adressait à Dieu de ferventes prières mêlées de larmes, tantôt il se consacrait à l'étude (2). Toujours appliqué aux choses du ciel, étranger aux actions du monde, méprisant toutes les choses transitoires, aspirant de tout son cœur après l'éternité, il se rappelait sans cesse le précepte de l'Evangile : *Ne possédez ni or ni argent* (Math. x, 9), et cet autre : *Ne vous souciez pas du lendemain* (Math. vi, 34). Il avait vraiment, dans la mesure où il en était capable, le souci constant d'éviter que le prochain pût raisonnablement être en opposition avec lui ; il aimait sincèrement tous les hommes, il respectait ceux qui étaient plus jeunes que lui, il se faisait le serviteur de tous, et pourtant il les surpassait tous en mérite.

17. Il arriva en ce temps-là qu'un enfant, en traversant une haie, eut le pied piqué par une épine et devint boiteux. Il vint trouver saint Brieuc dans son oratoire, lui montra humblement son infirmité, implora son secours avec larmes ; il fut immédiatement guéri par l'aspersion de l'eau bénite et retourna indemne à la maison en rendant grâces à Dieu.

18. Vers le même temps, deux jeunes hommes se présen-

(1) Cf. *Vita Martini*, c. 24.

(2) Cf. *Vita Martini*, c. 26.

tèrent à l'homme de Dieu, saint Germain, et lui demandèrent d'être ordonnés à la prêtrise. Ayant été questionnés, comme c'est l'habitude, à l'effet de savoir s'ils étaient instruits dans les Ecritures, ils répondirent qu'ils avaient quelque connaissance des arts libéraux. Aussitôt le vénérable Germain fit venir son disciple Brioc. Celui-ci se tenait devant son maître. Quand on lui demanda s'il était prêt à recevoir l'ordination avec les deux jeunes gens, il répondit avec une merveilleuse simplicité et une douce humilité qu'il ferait avec joie tout ce que lui commanderait son maître, car il savait de source certaine qu'un homme si industrieux et si saint ne prescrirait jamais rien qui ne fût convenable. Ai-je besoin de dire davantage ? Le jour favorable était arrivé. Les trois jeunes gens furent ordonnés prêtres.

19. Mais il ne faut pas omettre de signaler le miracle que Dieu fit éclater à leur ordination ! En effet lorsque l'évêque, qui chantait les prières des Ordres, leur imposa les mains, il se produisit une apparition sur la tête de Brioc qui se trouvait près de l'évêque. On eût dit un pilier de feu qui montait jusqu'au toit de l'église ; il fut aperçu par saint Germain, par le diacre qui avait lu l'Evangile, le *mansionnaire* et deux autres frères seulement, car tous les autres qui étaient à l'église virent bien une lumière, mais sans savoir ce que c'était. Mais les témoins du miracle déclarèrent que Brioc, tant par sa conversation que par ses miracles, ressemblait à un être céleste et non pas à une créature de la terre. Mais lui, qui désirait toujours avancer vers la perfection, avait soin d'exercer une vigilance de tous les instants sur les actes de sa vie (1).

20. Or une nuit, fatigué par les veilles, il s'était couché pour prendre du repos, lorsque, dans son sommeil, il vit un ange qui lui dit : « Retourne dans le pays d'où tu es venu ; car tes parents vivent encore, et avec l'aide de Dieu, tu les délivreras de l'erreur du paganisme. » C'est pourquoi, dès son réveil, il rapporta exactement la vision à son maître. Saint Germain émerveillé devant le récit de son disciple, dit : « Tu as un bon messenger pour t'indiquer tes devoirs, mon fils. Va donc dans ta province, selon l'ordre que tu as reçu, car tu seras grand aux yeux du Dieu tout-puissant. »

21. Brioc demanda à Germain de le bénir, et le saint lui donna sa bénédiction avec joie. Puis chargé par lui d'une

(1) Dom Plaine fait remarquer que ces mots, avec quelques lignes du c. 16, sont des citations de la Règle de saint Benoît.

mission, accompagné d'un seul disciple, il prit un cheval pour porter les objets nécessaires à la célébration de la Messe, de la nourriture pour un jour, et il commença son voyage. Le lendemain, comme tous deux faisaient route ensemble et qu'ils étaient à vue de la mer, ils rencontrèrent des mendiants qui demandèrent l'aumône ; Brioc, pris de pitié, leur donna son cheval au nom du Christ. En approchant de la mer, il aperçut dans le port des marins qui attendaient le temps propice pour mettre à la voile et priaient Dieu de leur accorder un vent favorable. L'homme de Dieu remarquant leur tristesse leur dit : « Pourquoi, frères, paraissiez-vous tristes ? » Et ils répondirent : « Voici sept jours que nous avons commencé notre voyage ; mais un vent contraire nous retient ici. » Le saint alors comprit qu'ils désiraient se rendre jusqu'au fleuve de la Scène et il leur dit, le visage tout souriant : « Demain, par la volonté de Dieu, la mer sera devenue calme ; ainsi nous pourrons naviguer en vitesse et en toute sûreté. »

22. Le lendemain, en effet, ils se levèrent de bon matin, déployèrent les voiles par une mer calme, et le vent étant passé à tribord, ils commencèrent la traversée. Lorsqu'ils furent en plein océan, ils rencontrèrent tout à coup des dauphins et d'autres bêtes énormes qui se précipitèrent sur le navire comme s'ils voulaient le faire sombrer et l'entourèrent de toutes parts. Les marins, au comble de la terreur, implorèrent le secours de l'homme de Dieu. Celui-ci, à la vue de leur détresse, commença aussitôt le psaume 144 qui contient ce verset : *Custodit Dominus omnes diligentes se, et omnes peccatores disperdit*, et il leur dit : « Réjouissez-vous ; ne craignez rien. » Ensuite il s'agenouilla pour prier : « O Seigneur, vous qui avez conduit les Israélites lorsqu'ils fuyaient le Pharaon, roi d'Egypte, à travers la Mer Rouge à pied sec, délivrez par pitié ce petit troupeau contre l'attaque de ces monstres. » Immédiatement les monstres disparurent à sa voix ; le voyage se poursuivit sans détour par la volonté de Dieu et le navire arriva à la Scène.

23. Donc saint Brioc prit le chemin qui conduisait à son pays natal ; il était dans la vingt-cinquième année de son âge et n'avait qu'un enfant pour compagnon. Grâce à la protection de Dieu, il parvint à la maison paternelle après un voyage prospère. Or le jour où il arriva chez lui, on célébrait cette fête fameuse qu'il avait été accoutumé à voir le 1^{er} janvier. Alors, comme nous l'avons déjà dit, on se livrait à des jeux et à des chants. La vénérable mère, quand elle vit son fils Brioc arriver, courut à sa rencontre

avec empressement, le couvrit de baisers, le serra dans ses bras et le conduisit à son père : « Voici, dit-elle, notre fils très cher que nous avons si longtemps et si ardemment désiré revoir. » Le père, à ces mots, se leva précipitamment et quand il vit son fils, il se mit à pleurer de joie ; il l'embrassa, et il pouvait à peine se tenir sur ses pieds tant son bonheur était grand. Ils s'assirent donc et s'entretenaient en même temps, joyeux plus que les mots ne peuvent l'exprimer.

24. Le père demanda à son fils de prendre part au festin ; mais le saint jeune homme refusa, « Il ne convient pas, père, dit-il, que les chrétiens et les serviteurs de Dieu mangent de la nourriture des païens, à moins que ces derniers ne reçoivent d'abord le baptême. » Comme il parlait ainsi et que son père demandait ce qu'était le baptême, l'un des joueurs qui dansait d'une manière peu décente, tomba sur le sol et se brisa la cuisse et la main droite. Les autres, qui exécutaient les mêmes danses ou des danses pires encore, furent témoins de l'accident et, sur-le-champ, leurs vains ébats se changèrent en vraie douleur. Alors le saint, suivi de son père et de plusieurs convives, arriva en toute hâte à l'endroit où un groupe d'hommes entouraient le danseur à demi-mort. Tandis que ces hommes demandaient ce qui avait pu arriver à ce malheureux, quelques-uns pleuraient, d'autres essayaient de le soulever avec leurs mains, le bienheureux Brioc leur dit : « Eh bien, très chers frères, allez-vous ainsi continuer vos folies ? Pourquoi persévérez-vous dans ces mauvais jeux où Dieu est offensé et la vie éternelle méprisée ? Renoncez à ces erreurs, frères bien-aimés, je vous en supplie, et brisez vos idoles ; elles semblent bien avoir une bouche et des yeux, un nez et des oreilles, mais elles ne peuvent ni entendre ni sentir, ni vous venir en aide en quoi que ce soit. »

25. Puis, se tournant vers son père : « Regardez le ciel au-dessus de vous, père, et la terre à vos pieds ; contemplez les mers et tout ce qu'elles contiennent ; et sachez que l'unique artisan suprême a créé toutes ces choses de rien, et en dehors de lui il ne peut y avoir de dieu. » Et il ajouta : « Convertissez-vous donc tous ; recevez le baptême ; confessez vos péchés et renoncez aux idoles. Car si vous faites cela, j'invoquerai le saint nom du Christ, mon Sauveur et mon Dieu, et je guérirai cet homme que vous et vos divinités ne pouvez sauver ; et vous verrez la gloire du Dieu du ciel. » Tous les autres promirent avec la plus grande joie qu'ils feraient ce qu'il avait commandé ; seul son père soutint de son côté que les coutumes des ancêtres devaient être conservées. Car c'est avec une grande diffi-

culté que l'on change les usages invétérés et il est rare qu'on les abolisse entièrement. Ensuite le saint homme commanda au disciple d'apporter de l'eau mélangée d'huile. Quand le mélange fut apporté, il le bénit et s'en servit pour asperger le cadavre qui était étendu là, et lui prenant la main, il prononça ces paroles : « Le Seigneur a relevé ceux qui étaient tombés, il a ôté les liens de ceux qui étaient attachés. » (ps. 145.) Après quoi l'homme se leva tout droit, sans aucun mal. Tous les assistants étaient dans l'étonnement ; ils poussèrent des cris et déclarèrent à haute voix que le vrai Dieu était bien celui que Brioc adorait.

26. Mais lui, après leur avoir adressé les paroles de salut, continua de temps en temps à ajouter les signes des miracles à son incessante prédication. Aussi il nous faut relater une autre œuvre extraordinaire qu'il avait accomplie au cours de ses prédications. Une femme lui amena son fils blessé par la morsure d'un chien enragé et devenu lui-même enragé par la suite ; toute en larmes, elle supplia le saint homme d'avoir pitié d'elle. La violence du mal était telle qu'il fallait attacher les mains et les pieds du malheureux ; quand il ne pouvait faire autre chose, le pauvre enfant se déchirait la langue avec ses dents. La mère le déposa aux pieds de l'homme de Dieu et, comme il est naturel aux femmes de recourir à des moyens illicites pour obtenir la guérison, elle demanda à Brioc s'il connaissait quelque art magique pour sauver son fils. Se pouvait-il que, par le moyen d'une liqueur fatale à la vie, la santé perdue fût recouvrée ! Ne devait-elle pas disparaître en même temps que la vie elle-même ! Car la santé, de même que les biens éternels, ne peut jamais être obtenue par des moyens illégitimes et néfastes.

27. Mais le saint, entendant les paroles suppliantes de la femme affligée qui, dans sa douleur extrême, ne savait pas ce qu'elle disait, lui répondit en présence de tous, sans se départir de sa douceur coutumière : « Je ne suis pas un magicien et je ne tiens de mon Maître aucune connaissance de la magie. Mais si, de tout ton cœur, tu crois que le Christ Jésus est le vrai Dieu, ton fils recouvrera la santé si le Christ la lui accorde. Et la mère, se conformant à la parole du saint, professa sa foi ; alors le saint mit son doigt dans la bouche de l'enfant et ordonna à celui-ci de sortir la langue. Il fit sur lui le signe de la croix, le bénit et le rendit à sa mère, guéri de corps et d'âme et libéré de ses chaînes.

28. Brioc commanda ensuite à tous ceux qui étaient assis autour de lui d'observer un jeûne de sept jours et de se

retrouver tous au même endroit le huitième jour. Dans l'intervalle, il prêcha l'évangile du salut à son père et l'invita en termes touchants à embrasser la vraie foi. Est-il besoin de dire davantage ? Le huitième jour arrive ; tous se rassemblent à l'endroit convenu, se font instruire dans la foi et régénérer dans le saint baptême. Finalement tous les habitants de la région sont, par les sermons du bienheureux Brioc, convertis en peu de temps du paganisme et deviennent chrétiens. Cerpus lui-même, une fois converti, consacre à Dieu la moitié de ses biens (1). Eldruda, sa femme, désirait avec une extrême ardeur, le quitter et quitter toute sa famille pour suivre son fils tout le reste de sa vie. Mais elle en fut empêchée par ses amis et ses voisins qui proclamèrent qu'il ne convenait pas à une femme de sa situation de vivre comme une veuve pendant que son mari serait encore en vie.

29. Tous les autres habitants de la province, ayant été amenés à embrasser la religion chrétienne, l'homme de Dieu fit construire des églises dans tout le pays ; et lui-même édifica par ses propres efforts un emplacement appelé *Landa Magna* (le Grand Monastère), ce qu'il fit au prix de beaucoup de frais et de travail.

30. Or, un beau jour, comme il se trouvait assis en un lieu d'où il pouvait à la fois entendre ses disciples qui faisaient la lecture et surveiller les charpentiers qui fabriquaient des planches pour l'église, le démon se dressa devant lui sous la forme d'un More, et lui montrant un pouce qui venait d'être coupé : « Je viens, dit-il, de mutiler un de tes disciples, Brioc. » Mais le saint homme comprit bien vite par une révélation du Saint-Esprit qu'il était en présence du démon : « O toi, répliqua-t-il, auteur de tous les maux, pourquoi travailles-tu à tendre des embûches au genre humain depuis sa création, pour augmenter le mal de ta perdition ? Va-t'en, esprit malin, éloigne-toi des serviteurs de Dieu que tu ne peux perdre quand Il les protège. » Immédiatement, sur l'ordre du saint, l'ennemi prit la fuite pour ne plus revenir. Peu de temps après le départ du démon, un homme vint le trouver et lui annonça avec douleur qu'un des ouvriers s'était coupé le pouce avec une hache et avait perdu la raison. Le saint se lève et se rend au plus vite sur les lieux, prend le pouce et le joint à la main. Puis guérissant la blessure en traçant le signe de la croix, il fait revenir la main à son premier état, et l'homme retourne à son travail sans qu'il restât la

(1) Répétition déjà constatée. (Voir c. 6).

moindre trace de blessure. Tous étaient émerveillés de ce miracle et se mirent à louer Brioc d'une voix unanime. Mais il déclina tous les éloges adressés à sa personne et il les fit reporter avec force à la gloire de Dieu dont la puissance, disait-il, avait opéré ce miracle. Car le saint homme n'attribuait jamais à ses propres mérites le bien que Dieu avait daigné faire par son intermédiaire ; bien au contraire, il attribuait tout à la grâce divine.

31. Aussi la renommée de sa sainteté répandait au loin la bonne odeur de ses vertus, et des foules de gens accouraient à lui de tous côtés, désirant être instruits par sa parole et son exemple. Plusieurs s'attachaient plus étroitement à sa personne et devenaient ses disciples. Quelques-uns se consacraient avec ardeur à la lecture, d'autres à de fréquentes prières ; quelques-uns écrivaient, d'autres travaillaient de leurs mains ; tous, quelles que fussent leurs occupations, étaient utiles à la communauté.

32. Le saint homme continuait à prier avec ferveur, excepté pendant les moments où il avait à s'occuper des soins du corps ; il priait Dieu humblement cent fois par jour et le même nombre de fois la nuit. Un matin, comme il était en prière devant un autel, il entendit le démon au dehors de l'église, qui marmottait de vilaines et abominables paroles : « Pourquoi, Brioc, introduis-tu cette nouvelle loi et cette nouvelle religion dans notre pays ? » Alors le saint, regardant par la fenêtre et apercevant une forme horrible comme celle d'un More, commença aussitôt le psalme 6^e où se trouve le verset : « Allez-vous-en loin de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité. » Puis il étendit les bras, leva les yeux au ciel, interpella le démon et lui commanda de s'en aller. Et sur-le-champ, laissant après lui une horrible puanteur, le démon s'évanouit dans l'air. Certains disciples, entendant des voix comme s'il y avait eu une conversation, se demandaient d'où venaient ces voix. Ils entrèrent dans le baptistère et, ne trouvant là que leur maître seul, ils s'en allèrent tout surpris.

33. Un jour, il était en train de se promener, lorsqu'un tyran, qui aimait passionnément la chasse, mit ses chiens à la poursuite d'une biche. Le pauvre animal, fuyant à toute vitesse, distançait d'abord la meute, mais, à la fin, épuisé par sa longue course, il fut sur le point d'être attrapé. Le saint homme comprenant qu'il voulait du secours, leva la main, fit le signe de la croix devant les chiens qui s'approchaient et leur commanda de se retirer. Ils obéirent aussitôt et, quand ils furent partis, la biche regagna sans crainte sa forêt. Bien que l'homme de Dieu, par crainte de

vaine complaisance, préférât cacher ses œuvres merveilleuses, il raconta brièvement cet incident à ses moines.

34. Une famine survint, et à travers le pays tout entier, beaucoup de gens étaient dans une grande détresse, car ils manquaient de nourriture. Quelques pauvres personnes vinrent trouver Brioc et lui demandèrent des vivres et un abri au moins pour une nuit. Le saint commanda à son économe de les mener à son hôtellerie et de leur fournir un copieux repas. On lui rapporta qu'il n'y avait dans la maison que cinq pains de froment. Il ordonna de les distribuer tous. Après le service du soir (*vespertina synaxis*), comme tous étaient rentrés dans leurs cellules, il passa, selon son habitude, la nuit dans l'église, seul, répétant avec des larmes les psaumes et les hymnes. Et voici qu'au point du jour le panetier et l'économe se présentèrent et lui dirent qu'ils avaient trouvé douze corbeilles pleines de blé devant la « paneterie ». Tous conclurent que c'était un don du ciel, car les portes étaient fermées et les entrées barrées, de sorte que personne ne pouvait savoir comment cette nourriture avait été introduite. A cette nouvelle, le saint ordonna de garder le secret là-dessus. Il fait appeler les pauvres et remplir leurs besaces de grain. Le panetier et l'économe exécutent ses ordres, et les pauvres s'en retournent pleins de joie. Le reste fut réservé pour l'usage des frères. On en distribuait tous les jours en quantités suffisantes, sans que la provision diminuât. Ce blé, qui n'était pas distribué par la nature, augmentait par la foi et se multipliait, pour ainsi dire, à mesure qu'il était distribué ; la faim fut chassée par la foi et, jusqu'à ce que la fertilité retournât dans le pays, les frères ne manquèrent plus de nourriture.

35. Le bienheureux, qui brillait ainsi par ses miracles, se reposait et prenait un peu de sommeil dans la basilique, la nuit de la Pentecôte, après l'office divin, lorsque l'ange du Seigneur lui apparut : « Il te faut maintenant, lui dit-il, entreprendre un pèlerinage, à travers la mer, jusqu'au Latium, pour que tu montres aux autres les voies de la vraie religion et l'exemple de la bonne conversation. » Ayant dit ces paroles, il remplit toute l'église de la plus douce odeur et s'en alla. Notre saint, à son réveil le matin, rapporta aux frères ce que l'ange lui avait dit. Ils l'exhortèrent à accomplir sans tarder l'ordre reçu. Et aussitôt, disant adieu à ses frères et prenant à sa suite 168 hommes, il s'embarqua.

36. Mais au milieu de la nuit, alors que les vents favorables soufflaient et que la moitié du voyage s'était heureusement accomplie, le navire s'arrêta brusquement comme

retenu par ses ancres. Les marins se rassemblèrent aussitôt ; ils recherchent avec soin la cause de cet arrêt soudain et n'en trouvent absolument aucune. Troublés et effrayés, ils lèvent les yeux et poussent des clameurs vers les étoiles. A la fin, ils ont recours aux prières du saint homme, désormais leur unique espoir. Ils lui expliquent quel est l'obstacle qui les retient et le pressent de se mettre en prière. Pendant qu'il priait, la vigie qui abaissait une vergue pour voir si un vent contraire les menaçait, vit tout à coup un démon sous la forme d'une bête de dimension énorme, juste devant le navire. Il appelle les autres, leur désigne le monstre ; tous regardent et tremblent de frayeur ; la tristesse les plonge dans le désespoir. Alors le saint, ayant terminé sa prière, commande au démon de s'en aller au plus tôt. L'ennemi obéit à cet ordre, mais malgré lui ; il cède et s'évanouit comme de la fumée. Quand il fut parti, l'ange de la paix apparut et se fit le guide des hommes que le démon avait contrariés.

37. Le saint, sentant la présence de l'ange, avertit ses compagnons de ne rien craindre et de continuer à naviguer avec confiance. A sa voix, l'équipage reprend courage et ils poursuivent le voyage avec une force renouvelée. Les avirons frappent les flots, les vents favorables enflent les voiles, le navire glisse sur l'eau ; la partie de la mer qui restait à traverser est vite franchie, et le navire atteint sans encombre le port et le pays qui était le terme du voyage.

38. Mais un jour, tandis que le bienheureux était assis dans un chariot, chantant des psaumes (car il ne pouvait plus marcher beaucoup, à cause de son âge avancé), précédé de ses frères, soudain, comme le soir tombait, ils aperçurent une bande de loups qui venaient à eux. Ils furent saisis de terreur et prirent la fuite. Les loups, voyant le vieillard seul dans le chariot, se précipitent d'un bond, et l'entourent. Mais ils sont impuissants à l'atteindre ; et ils tombent à ses pieds, comme pour demander pardon. Pendant ce temps il demeurait intrépide et rappelait ses frères. Ceux-ci, à l'appel de sa voix, retournèrent sur-le-champ. Mais les loups formaient une sorte de barrière entre eux et leur maître.

39. Tandis qu'ils étaient dans cette position, il arriva qu'un roi du nom de Conan passa avec son armée le long de cette route, aussitôt après le lever du soleil. Quand il vit les loups autour du chariot et les hommes entassés l'un sur l'autre, il demeura stupéfait et demanda à ses soldats : « Que voyez-vous là ? » Ils répondirent qu'ils voyaient

des hommes, des loups et un chariot. Ils s'approchèrent donc de l'endroit où étaient le saint et ses frères et leur demandèrent avec curiosité ce qu'ils attendaient là ainsi avec les loups. Or Conan était païen. Dès qu'il entendit parler de la fuite des disciples, de l'intrépidité du saint, de l'attaque féroce des loups, puis de leur humble soumission à l'homme de Dieu, il sauta de son cheval, et se prosterna devant le saint la face contre terre, lui demandant de le baptiser lui et ses hommes. Le saint le regarda en souriant et lui prescrivit un jeûne de sept jours ainsi qu'à ses hommes. Puis il lui ordonna de retourner chez lui et de faire venir toute sa famille. Le soldat, qui obéit en toutes choses, exécuta ce que Brioc avait ordonné. Alors le saint commanda aux loups de s'en aller et leur enjoignit sévèrement de ne plus oser faire du mal à personne. Aussitôt ils s'en allèrent et, comme de doux agneaux, se retirèrent au désert sans faire de mal. Et quand les sept jours de jeûne furent passés, Conan fut instruit dans la foi par le saint ; il reçut le baptême et tous ses hommes furent baptisés avec lui.

40. Puis le saint et ses compagnons, faisant voile à travers la mer de Grande-Bretagne, arrivèrent tout droit dans la région d'Armorique et, laissant leur bateau dans le port qui s'appelle Achim, atteignirent le fleuve nommé Ioudi. Là, après examen, ils choisirent un site convenable ; ils invoquèrent le nom de Dieu et se mirent à construire un monastère. L'assistance divine était avec eux. Ils se mettent au travail ; l'œuvre avance rapidement ; elle est bientôt finie. Cet endroit, naguère désert et sans importance, devient maintenant cher à Dieu. Sa renommée se répand parmi le peuple ; les gens accourent de toutes parts, le Christ opère des miracles par les mains de ses serviteurs.

41. Sur ces entrefaites, un messenger venu de la région coriticienne, recherche Brioc et le trouve en un lieu caché, en train de prier. Aussitôt, il se prosterne à ses pieds et le supplie en pleurant de retourner dans son pays natal : « Toute la région, dit-il, est dans la consternation à la suite d'une grande catastrophe. Les habitants, privés de ton assistance, sont en proie à la désolation : le seul espoir qui leur reste d'échapper à un si grand péril, est ton retour parmi eux, afin qu'ils puissent jouir de tes bienfaits. » Le saint, selon son habitude, répond sur un ton plein de douceur et d'humilité : « Mon frère, moi, qui pour l'amour du Christ ai, une fois pour toutes, entrepris un pèlerinage et quitté mon pays natal et ma famille, je ne dois plus m'embarrasser dans les soins de la chair et les choses du monde. »

Quand il entend ces paroles, le messenger renouvelle ses supplications, mais n'ayant plus confiance en ses propres efforts, il obtient l'assistance des frères. Tous donc s'approchent du saint, tombent à ses pieds, et d'une voix unanime, ils le supplient humblement d'apporter son secours dans une crise pareille. Ils déclarent en outre que, puisque la seule raison pour lui de retourner dans son pays est d'en chasser la peste et de rendre la santé aux hommes, ce doit être une raison des plus justes et des plus agréables à Dieu. Convaincu à la fois par leurs arguments et leurs prières, il consent à partir et donne sa promesse.

42. Il confie donc le soin du monastère à son neveu bien-aimé Papu-Tugual ; il adresse quelques bonnes paroles à ses frères pour les exhorter à l'étude et à la perfection ; il part avec le messenger, et dans la fidèle compagnie du Seigneur, il arrive dans son pays et visite sa famille. Son arrivée est annoncée ; un grand concours de peuple s'assemble de tous côtés. Tous implorent sa bénédiction et, tout en larmes, ils le supplient de leur accorder le remède de la santé. Alors, il lève la main droite, les bénit et leur dit : « Confessez vos péchés et ayez la constance de la vraie foi et ne craignez pas de malheur comme celui-ci. » Aussitôt la peste fut chassée et les habitants du pays ne connurent plus pareil danger. Puis le saint se hâta de retourner dans le pays d'où il était venu.

43. Aussi les frères du monastère dont nous avons parlé, dès qu'ils apprirent le retour du bienheureux, se rassemblèrent et vinrent à sa rencontre ; ils pleuraient de joie et l'embrassèrent en disant : « O père très saint, où es-tu resté si longtemps ? » Car pour plusieurs le temps semblait long quand le saint avait été absent un seul jour entier. C'est, en effet, l'habitude chez ceux qui s'aiment beaucoup de compter pour un temps très long un court laps de temps d'absence. Mais certains d'entre eux pensèrent qu'il ne serait pas convenable de déposer le neveu de la charge qui lui avait été confiée. Et lui, comprenant leurs pensées et cédant à leur volonté — car il était toujours dans les dispositions les plus bienveillantes — les quitta, laissant tout le monde en paix.

44. Il partit avec 84 hommes (1), marcha de l'avant et atteignit la rivière que les habitants du pays appellent *Sang* (2). Une fois sur la rive, ils débarquèrent, jetèrent

(1) A noter que c'est exactement la moitié du nombre de moines du parag. 35.

(2) Il s'agit ici du *Gouet* (= sang en breton).

l'ancre, ramassèrent les cordages et laissèrent le vaisseau privé de tous ses agrès, seul sur la grève. Puis ils se promènèrent le long de la rivière, recherchant avec soin si, par la Providence de Dieu, ils trouveraient là un emplacement favorable pour la construction d'un oratoire. Comme ils examinaient avec précaution les énormes bois de chêne et fouillaient les vétustes buissons dans toutes les directions, ils entrèrent dans une double vallée arrosée par une copieuse fontaine (1). Ils étaient assis au bord de la source et donnaient à leur corps un peu de repos lorsque, tout à coup, un des cavaliers d'un certain comte Rigual se présenta devant eux. Il leur demanda qui ils étaient, de quel pays ils étaient venus ; ils lui répondirent que leur pays se trouvait par-delà les mers et qu'ils étaient les serviteurs et les adorateurs du seul vrai Dieu. Le cavalier retourne au plus vite vers son maître, le seigneur, et lui fait savoir que des hommes venus de l'autre côté de la mer, portant des vêtements faits de peaux rouges, étaient arrivés dans le pays et campaient auprès de la source de la Double Vallée. Le comte, quand il apprit la chose, furieux et claquant des dents, ordonna à ses satellites de partir en toute hâte pour chasser immédiatement ces étrangers de ses frontières.

45. Pendant que les satellites faisaient route à toute vitesse, voici que, à l'improviste, un messenger court après eux en criant : « Rigual vient d'être pris d'un mal subit qui lui déchire le cœur et l'estomac, à tel point qu'il ne peut tenir dans aucune position ni au lit ni ailleurs. » Alors les hommes qui s'en allaient pour chasser les serviteurs de Dieu reviennent tout de suite sur leur pas, et trouvent leur seigneur qu'ils avaient quitté bien portant, en proie à des douleurs crucifiantes. Or la demeure de Rigual se trouvait au champ du Rouvre. Rigual fit donc venir à lui le soldat dont on a parlé et lui demanda comment étaient les hommes qu'il avait vus. Il répondit que ces hommes étaient venus de par delà les mers et portaient des vêtements roux. Le comte, alors, ordonna aussitôt d'inviter ces hommes à comparaître devant lui. Un de ses suivants s'empressa de se rendre auprès du saint et l'invita humblement à venir trouver le roi.

46. Le bienheureux arriva sans délai, escorté de douze prêtres très dignes. Le comte les voyant venir de loin, s'écria : « Voici mon cousin Brioc, l'excellent chef de ces hommes qui ont franchi la mer, le maître très chrétien dont Dieu va se servir pour rendre la santé à mon corps. »

(1) La Fontaine des Ardents ou Fontaine Saint-Brieuc. Cf. A. du Bois de la Villerabel, *Vie de Saint Brieuc*, pp. 110, 111.

Saint Brieuc entra donc dans la maison et, de la main, il souleva le malade de son lit ; alors tous deux se saluèrent et s'embrassèrent ; ils s'entretenaient très aimablement et louaient Dieu qui les avait réunis. Puis le saint homme prit de l'eau pure qu'il avait fait apporter dans un vase propre, la bénit et en donna à boire au malade. Celui-ci en but, mais avec difficulté, car des sanglots l'arrêtaient ; immédiatement il fut délivré de ses douleurs et il recouvra sa santé d'autrefois.

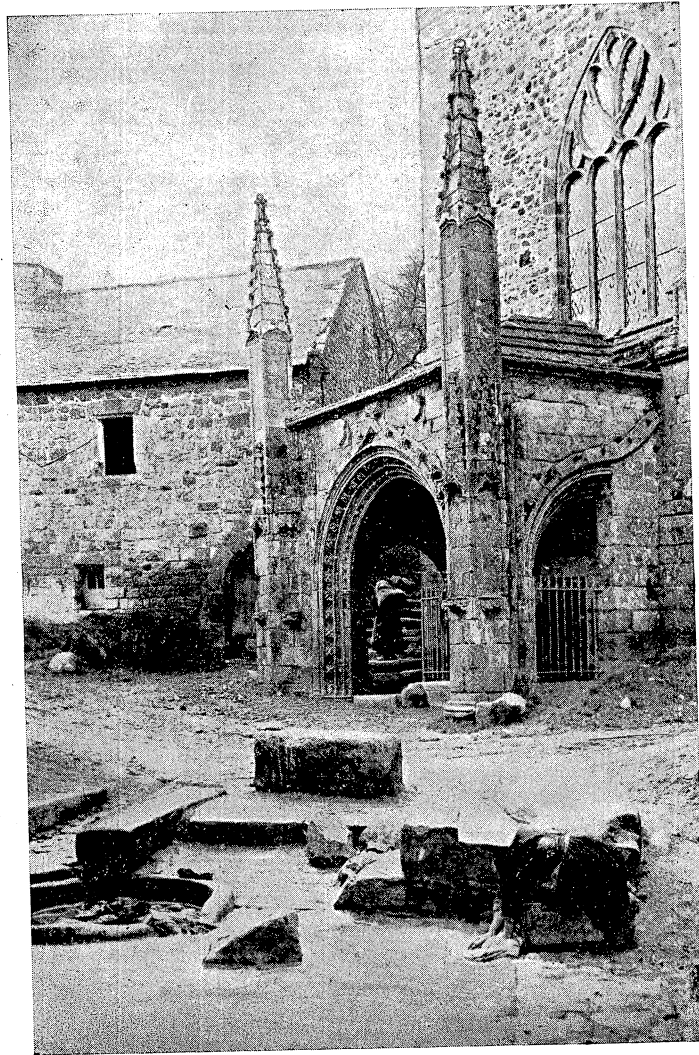
47. Ensuite il céda au saint homme le manoir du Champ du Rouvre avec toutes ses possessions et dépendances pour la construction d'un monastère convenable où Dieu serait servi à perpétuité. Il se retira lui-même avec toute sa domesticité au manoir d'Helyon (1) jadis appelé la « Vieille Etable », et c'est là qu'il habita à partir de ce jour. Alors le bienheureux Brioc, avec sa très pieuse compagnie de prêtres, traversant une vallée très boisée, trouva providentiellement une fontaine de l'eau la plus pure (2). Il s'établit là avec ses frères, après avoir prié Dieu, et il commença lui-même, de ses propres mains, à bâtir un oratoire. Tous se revêtent de ceintures pour travailler, abattent des arbres, défrichent des buissons, taillent dans les ronces et les épines entremêlées, et bientôt transforment un bois épais en une vaste clairière. Le Christ assiste ses serviteurs de sa grâce ; tout marche à leur gré et la basilique est vite achevée.

48. Ensuite, d'un accord unanime, pleins d'ardeur pour l'étude et le travail utile, ils s'occupent nuit et jour dans des exercices spirituels. Car ils étaient des plus studieux dans la lecture, des plus assidus dans la prière, pratiquant jeûnes et vigiles avec austérité. Mais ils n'omettaient jamais, en conformité avec le précepte de l'Apôtre, de travailler de leurs propres mains. Quelques-uns abattaient du bois et le taillaient à coups de haches ; d'autres rabotaient des planches pour les parois des maisons ; plusieurs arrangeaient les plafonds et les toits, certains retournaient le gazon avec des houes. Ensuite le sol était soigneusement travaillé au moyen de houes légères, creusé en sillons très menus et, en temps voulu, ses divers produits étaient placés sur les aires à battre.

49. A des heures déterminées, les religieux se rassem-

(1) En breton, ce serait Lis Helyon. Dans la paroisse d'Hillion, à l'est de Saint-Brieuc, derrière l'anse ou la baie d'Yffiniac, se trouve un endroit appelé Licélon. (La Borderie, *Histoire de Bretagne*.)

(2) La Fontaine Notre-Dame ou Fontaine Orel, contiguë à la chapelle de Notre-Dame de la Fontaine.



Fontaine Notre-Dame.

blaient à l'oratoire pour s'acquitter de l'œuvre de Dieu (office divin) (1). Après le service du soir, ils se restauraient par un repas pris en commun. Puis, après complies, ils retournaient à leurs couchettes, observant toujours strictement la règle du grand silence ; et, se levant avec le même zèle aux environs de minuit, pour se conformer à la parole du Psalmiste : « A minuit je me suis levé pour te rendre grâces » (ps. 119), ils rendaient de pieuses louanges à Dieu dans des hymnes et des psaumes. Après quoi, ils se remettaient à dormir pendant quelque temps. Et de nouveau, au chant du coq, quand ils entendaient le son de la cloche, ils sortaient en hâte de leurs couchettes et rendaient hommage au Seigneur chaque matin dans des louanges, suivant l'exemple du même Psalmiste qui chantait au Seigneur : « Le matin je me tiendrai devant toi et je te contemplerai. » (ps. 5). Après avoir accompli ces devoirs et passé le jour entier jusqu'à la seconde heure à prier et à faire des exercices spirituels, ils se remettaient joyeusement au travail manuel. Et ainsi tous les jours, ils luttaient avec ardeur comme des athlètes, ils poursuivaient la récompense de la vie éternelle le long du sentier direct des bonnes actions, se conformant au précepte de l'Apôtre : « Personne ne sera couronné s'il n'a légitimement combattu. » (II Tim., II, 5). Ils ne toléraient pas que le plus petit instant passât dans l'oisiveté. Tel était donc le mode ordinaire de vie des disciples de saint Brieuc. Voilà à quels exercices se livraient ces moines d'une manière continuelle.

50. Mais le saint lui-même, âgé maintenant de quatre-vingt-dix ans, orné au suprême degré du grand mérite de ses vertus, se mit à consacrer tous ses instants à la contemplation : il perséverait dans de longues prières auxquelles il mélangeait ses larmes, passait ses nuits sans fatigue dans des veilles et de saintes méditations, usait son corps dans des jeûnes prolongés, plus que l'âge ou la nature le lui permettaient ; sans cesse fixé sur les choses du ciel, il considérait les choses de la terre comme de nulle importance. Renommé par ses fréquentes merveilles, célèbre par son pouvoir de miracles, toujours plein d'aimables attentions pour tous, il ne cessait de distribuer aux pauvres et aux nécessiteux la nourriture dont ils avaient besoin, et il accordait très souvent le remède de la santé aux malades qui étaient l'objet de ses soins assidus. Ayant ainsi, au cours de notre histoire, touché ces détails, revenons maintenant

(1) Saint Benoît appelait l'office quotidien l'*opus Dei*. Cf. saint Bernard, *In Cant.* XLVII.

au récit aussi exact que possible des autres actions du saint homme.

51. Un jour, deux hommes transportaient dans une litière un homme aveugle et estropié ; il leur arriva de perdre le chemin qui conduisait à la maison de l'infirmes. Ils erraient çà et là, et comme la nuit approchait, ils ne pouvaient absolument pas trouver la maison. Ils se mirent à se lamenter tout haut, et à la fin ils arrivèrent près du saint. Ils lui montrent le malade, expliquent qu'ils ont perdu leur route et demandent un abri et l'hospitalité pour une nuit. Le saint, les voyant en larmes, est pris de compassion : « Laissez-moi, leur dit-il, le malade pour cette nuit et retournez en paix chez vous. » Puis, levant la main, il leur indique le chemin. Et eux, tout joyeux, laissent là le malade. Ensuite ils s'en vont et reprennent le chemin de leur maison par une route rapide et directe. Pendant ce temps, le saint, selon sa coutume, entre dans l'église, se livre entièrement à la prière, assaille le ciel de supplications et il invoque le Christ avec larmes. Le Christ est là présent ; il entend les prières de son serviteur et les exauce. L'infirmes retrouve l'usage de tous ses membres, il recouvre la vue qu'il avait perdue depuis longtemps. Tous sont dans l'admiration en voyant soudain plein de santé celui qu'un instant auparavant ils avaient laissé dans un si misérable état. Ils bénissent Dieu d'une seule voix et exaltent par des éloges sans fin le mérite du saint homme.

52. Il se produisit vers le même temps que le comte Rigual tomba malade et resta couché au lit, gravement atteint. Comme la maladie augmentait chaque jour, il fut bientôt aux portes de la mort ; alors il dépêcha des messagers pour supplier le vénérable Brioc de venir le voir. Car le comte avait dit qu'il ne pouvait mourir ni recouvrer la santé sans avoir vu le saint. Il avait fait le vœu qu'il ne recevrait pas la communion d'une autre main que de la sienne et, s'il venait à mourir, il désirait que ses funérailles ne fussent célébrées que par lui. Or le saint était déjà très âgé et ne pouvait aller loin si ce n'est en chariot ou à cheval. Donc, dès qu'il apprit le désir du comte, il monta vite dans son chariot et partit pour visiter le malade. Comme il s'avancait, chantant des psaumes suivant sa coutume, avec une multitude de moines devant et derrière lui, il entendit tout à coup des chants retentir dans le ciel ; alors il fit un signe de la main pour commander aux moines de s'arrêter. Il les informa tout de suite de ce qu'il avait entendu et ordonna de faire une croix et de la fixer en cet endroit. Dans la suite, de nombreuses guérisons de malades furent, dit-on, opérées en ce même lieu. Il arriva donc

auprès du comte et sans délai, il le fortifia à ses derniers instants en lui donnant le viatique de la sainte Communion. Et Rigual passa au saint homme et à ses moines sa propre maison, avec toute la colonie et le *plou* (1) qui en dépendait : il leur faisait donation de ces biens pour toujours ; puis, après s'être humblement recommandé à leurs prières, il reposa en paix.

53. Donc, après tous ces faits, le très glorieux saint Brioc, apprenant que son dernier jour approchait, appela tous ses frères en même temps ; il leur adressa plusieurs paroles en guise d'exhortation, et termina en disant : « Mes frères, pendant les six jours à venir, nous devons nous consacrer avec plus de zèle que d'habitude à la récitation des psaumes et des prières, puisque le temps est venu, décrété par le Seigneur, pour donner à son serviteur la récompense promise. » Les moines obéirent très fidèlement à ses ordres, et le saint, après une courte maladie, devant ses frères appelés encore une fois, réconforté par les sacrements du Seigneur, termina ses jours en paix. Après sa mort, une odeur si suave remplit toute la demeure où le corps sacré était exposé, qu'elle ne cessa d'être sentie par ceux qui célébraient les rites funèbres jusqu'au jour où les membres du saint, respectueusement oints de parfum, eurent été déposés dans la tombe. Le corps fut donc confié à la terre avec l'honneur qui lui était dû, dans un concert d'hymnes et de louanges. Les miracles nombreux qui se produisirent à son tombeau attestent que son âme enrichie de nobles mérites vit en Paradis.

54. Le jour même de sa mort, une révélation fut manifestée divinement à un prêtre du nom de Marcan, homme très pieux et craignant Dieu ; il vit, pendant qu'il priait, quatre anges sous la forme d'aigles, aux ailes brillantes de feu, et qui portaient l'âme du bienheureux ayant la forme d'une colombe. Ils s'avançaient ainsi tout joyeux vers les secrètes retraites du ciel.

55. De même, un certain Simaus, surnommé Simore, disciple du saint, et qui se trouvait dans son pays natal en Coriticie le jour de la mort de son maître, vit cette nuit-là en rêve Brioc montant une échelle qui semblait toucher le ciel ; une compagnie d'anges le précédaient et le suivaient, en chantant des hymnes. A son réveil, le matin, il part pour la Bretagne. Et à minuit, au cours de la traversée sur la mer britannique, le démon s'approcha de lui pour l'étouf-

(1) *Plebe universa*. En Bretagne et dans le Cornwall, ainsi qu'en Italie, ce mot *plebs* signifie paroisse.

fer, tandis qu'il dormait à la poupe. Mais Simaus le mit aussitôt en fuite en invoquant deux fois le nom de son maître ; ainsi par la Providence miséricordieuse de Dieu, il fit une bonne traversée et arriva sain et sauf au port qui s'appelle Seson, le huitième jour après la mort du saint.

56. Après avoir donc débarqué avec ses compagnons, ignorant toujours la mort de son maître, il se dirige vers le monastère. A la nouvelle de son arrivée, les frères vont tout de suite à sa rencontre, le serrent dans leurs bras et ils s'embrassent en pleurant. Puis ils se mettent à l'entreprendre avec de profonds gémissements, de fréquents soupirs et des sanglots ; à la fin ils retrouvent leur voix et lui racontent la mort de leur père. Ainsi ils arrivent au monastère. Simaus, après avoir pris un peu de nourriture, fit aux frères le récit détaillé de la vision qu'il avait eue et des événements de la traversée. Les frères alors, au comble de la joie devant les grands mérites et les grandes grâces de leur père, n'eurent qu'une seule voix pour bénir Dieu auteur de ces dons et le louèrent jour et nuit avec une égale dévotion.

57. Or un jour, à l'approche de la solennité du saint, une grande foule de malades s'assembla de toutes les directions avec le double espoir de recouvrer la santé et de recevoir des aumônes. Et, pendant que tous observaient avec beaucoup de ferveur la vigile de cette nuit sacrée, il se trouva présent parmi eux un homme si estropié que ses mollets adhéraient à ses cuisses, et ses mains qui, pourtant, pendaient à ses bras, ne pouvaient rien toucher. Cet homme, plongé dans une si grande misère, fut délivré par les prières du saint, de sorte que ses pieds retrouvèrent la force de marcher et ses mains leur premier usage. Simaus déclara plus tard qu'il avait assisté à ce miracle, et qu'il avait vu un homme d'abord estropié, puis se servant de ses jambes en parfaite santé.

58. C'est pourquoi Brioc le bienheureux, délivré du fardeau de sa chair mortelle, vit à jamais, grâce à ses mérites, dans le céleste séjour. La raison en est que l'invocation de son saint nom et la foi dans ses glorieux mérites rendent à son tombeau très sacré la santé aux infirmes : les aveugles recouvrent la vue, les possédés des démons sont parfaitement guéris, les paralytiques marchent d'un pas assuré, et tous ceux qui l'implorent avec confiance obtiennent la réalisation de leurs désirs. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui accorde ces bienfaits, lui à qui soit honneur et gloire avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, maintenant et à jamais. Ainsi soit-il.

Une (1) inscription qui se trouve certainement écrite en vieux caractères sur la pierre qui a été longtemps placée sur le corps sacré du saint, atteste que Brioc fut évêque, bien que l'histoire de sa vie, parvenue jusqu'à nous, ne dise rien à ce sujet.

Ce que fut sa carrière pastorale, quelle cité particulière il gouverna, cette inscription ne le déclare pas expressément. Elle mentionne simplement qu'un certain roi des Bretons, Respoius (2), transféra les ossements sacrés de saint Brioc dans la cité d'Angers et les enterra avec les honneurs dus dans une basilique des saints martyrs Serge et Bacchus, qui est située près des murs de la cité. Mais elle ne donne aucun détail ni sur l'évêque, ni sur le prince (sans doute un roi des Francs) qui régnaient en ce temps-là. C'est pourquoi, nous aussi, nous avons pensé qu'il valait mieux garder complètement le silence que relater aux fidèles une chose incertaine ou fictive, car la vérité du ciel n'a pas besoin des tromperies de la terre.

Ici finit la Vie de saint Brioc.

EPILOGUE (3)

Pour excuser dans une certaine mesure mon audace en m'embarquant sur cette œuvre, inexpérimenté comme je suis à naviguer sur l'océan de la littérature, une mer, pour ainsi parler, que redouteraient beaucoup même des hommes d'une sagesse bien supérieure à la mienne, moi qui ne sais ni comment manœuvrer l'esquif de la composition ni éviter le Charybde des barbarismes et le Scylla béant des solécismes, je fournirai pour me justifier une seule raison, à savoir que ce travail m'a été imposé sur l'ordre du seigneur Abbé. Et quand j'essayai de me défendre en présentant le bouclier de mon inexpérience, il fit aussitôt sortir de l'autorité de la Règle l'arme de l'obéissance. Et à l'instant que mon cœur fut percé de cette blessure salutaire, je sentis que c'était mon devoir de sacrifier ma modestie et la conscience de mon inexpérience au commandement reçu. Car les paroles du seigneur Abbé étaient empreintes d'une telle gravité et ses ordres d'une autorité si redoutable, que je

(1) Cet appendice se trouve seulement dans le manuscrit de Rouen et écrit de la même main et dans les mêmes caractères. Mais il n'est pas de l'auteur de la Vie de Saint Brioc (Note de Dom Plaine).

(2) Erispoe, fils de Nominoë. Il régna en Bretagne de 851 à 857.

(3) Découvert dans le manuscrit de Rouen, mais omis par Dom Plaine on ne sait pour quelle raison.

n'eus pas le cœur de lutter ou de m'excuser davantage. Et ainsi, avec le désir d'éviter le blâme de la désobéissance plutôt qu'avec l'esprit de ne pas tomber dans le piège de la vraie gloire, présumant moins de ma connaissance des lettres que cédant à l'ordre du supérieur, je mis enfin la main au travail. J'ai donc fait, non pas ce que je voulais ou devais faire, mais du moins ce que je pouvais. C'est pour-quoi, je prie humblement le lecteur, — s'il arrive que quel-qu'un daigne lire ou regarder mon travail et ayant com-mencé à le lire, ne le méprise pas et ne le jette pas immé-diatement loin de lui, — quand il remarquera que l'ordre du récit est troublé par un arrangement inhabile des par-ties, de pardonner l'erreur et l'ignorance qui trouveront, j'ose l'espérer, une excuse facile dans les ordres du maître. Que le lecteur ne s'étonne pas non plus si la version n'est pas, mot à mot, la traduction du vieux texte, puisque l'écriture extrêmement altérée du manuscrit et l'idiome étranger dans lequel il fut rédigé, y ont mis obstacle. Pourtant, si quelqu'un estime que ce petit travail est méprisable, qu'il se rappelle que, selon l'Écriture, le Royaume de Dieu ne con-siste pas dans l'éloquence du discours, mais dans le pou-voir de l'Esprit (1). Et la vertu et la gloire d'un saint ne sont pas moindres, quand elles sont exposées par une main malhabile, que quand l'histoire de sa vie a été tissée par les oracles de la savante rhétorique. Aussi le silence de ces pages ne révélera pas l'identité de l'auteur, de peur que l'insertion de son nom ne fasse dédaigner l'utilité de son œuvre. Mais, puisqu'il nous est commandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, que le lecteur soit assuré que l'auteur, quel qu'il soit, est un homme et, malgré ses péchés, a vécu dans la Foi catholique, parmi les membres de la sainte Eglise. Néanmoins, dans la sainte Écriture, tout homme est appelé notre prochain. Ainsi l'auteur de ce petit livre, parce qu'il est homme, est le prochain et parce qu'il est le prochain il doit, sans aucun doute, être aimé. En conséquence, que le lecteur le traite comme il désirerait être traité lui-même, qu'il demande à Dieu pour l'auteur le pardon de ses péchés, et qu'il puisse obtenir lui-même le même pardon. Ainsi soit-il.

D'après l'opinion de Duine, cette Vie de saint Briec fut écrite par un clerc d'Angers (où le corps du saint fut con-

(1) Cf. I. Cor. iv-20 et ii-4.

servé depuis le neuvième siècle jusqu'à la Révolution fran-çaise dans l'abbaye des Saints Serge et Bacchus) ; elle date probablement du xi^e siècle. L'épilogue déclare explicite-ment qu'elle fut écrite sur l'ordre d'un abbé (sans doute l'abbé des Saints Serge et Bacchus). L'auteur devait être venu de Saint-Briec, car il connaît très bien la région. La Vie devint le modèle des vies du saint ; le chapitre de la cathédrale de Saint-Briec en possédait une copie au xvii^e siècle. En 1621, l'évêque de Saint-Briec, Mgr André de la Porte, la fit écrire de nouveau afin d'en tirer des leçons pour la fête du saint et l'octave. L'ancien bréviaire de Saint-Briec avait été abandonné et le bréviaire romain introduit, et le clergé n'avait pas de leçons spéciales pour la fête du patron principal du diocèse. L'évêque publia un nouvel office propre de saint Briec et fit écrire la vie du saint en un latin plus classique et plus dans le goût du xvii^e siècle. Les Bollandistes publièrent cette version dans le volume 14 des *Acta Sanctorum* (le 1^{er} volume pour mai, p. 93-97), mais naturellement elle n'a pas l'intérêt de l'original, et (comme John de Tynemouth qui recomposa tant de vies de saints en Angleterre au xiv^e siècle) l'évêque a omis des noms de lieux et maints détails des plus intéres-sants de l'ancienne Vie. Six ans plus tard, en 1627, un cha-noine de la cathédrale, L.-G. de la Devison, publia une Vie française de saint Briec. Ce délicieux petit livre écrit avec un naïf enthousiasme et une veine de solide piété dans le style de saint François de Sales, fut magnifiquement réimprimé dans le texte original par M. L. Prud'homme, à Saint-Briec, en 1874. Le chanoine nous dit qu'il a suivi « l'Ancienne Chronique » appartenant à « Messieurs du Chapitre » ; et celle-ci était exactement mot pour mot la même que la version du manuscrit de Rouen que j'ai tra-duite (sauf l'omission des paragraphes 38 et 39, comme nous le verrons) ; les nombreux passages cités sont tous absolument les mêmes que ceux du texte de Rouen.

L'auteur inconnu de la *Vita Briocci* écrit d'une plume facile et en un style coulant. Son œuvre est pure des barba-rismes qui défigurent tant de vies latines de saints gallois et bretons. Il a lu les auteurs classiques, en particulier Virgile ; il a quelques notions de littérature. Mais malheu-reusement il y a dans son récit plus de littérature que d'his-toire. La Vie de saint Briec est une composition « litté-raire », reposant sur quelques parties d'une Vie plus an-cienne, mais largement élaborée dans le cerveau du rédac-teur et ornée de nombreuses citations des livres sacrés et profanes qu'il a étudiés. Il nous dit qu'il a utilisé une an-

cienne Vie de Brioc (1) mal rédigée dans une langue étrangère, *peregrinæ linguæ idioma*, qui peut bien signifier la langue bretonne. Mais il a embelli le récit, tantôt avec des descriptions de visions angéliques, tantôt avec des réminiscences de l'*Enéide* (2) ou des citations de la Bible (son penchant à placer opportunément des passages des Psaumes dans la bouche de son héros est des plus frappants), tantôt avec des allusions aux Vies de saint Martin, saint Samson et autres saints. Notre tâche, et elle n'est pas facile, sera d'essayer de dégager le récit original de tous ces ornements. Je crois que nous pouvons considérer comme certain que les noms de lieux dans cette Vie se rattachent au récit primitif (les noms de lieux dans le voisinage de Saint-Brieuc peuvent bien venir de la tradition locale). Les noms de personnes inspirent moins de confiance : l'auteur semble avoir recueilli de ses lectures les noms les plus brillants sans considérer qu'ils appartenaient à des périodes différentes (3).

Notre auteur sait que la forme complète du nom Brioc est Brio-maglus, originairement Brigo-maglos. (De même la forme complète du nom de saint Budoc était Bud-mail, de Boudi-maglos.) Le nom hypocoristique est Brioc = Brigacos (4). Baring Gould et Fisher essaient de faire sortir « Brioc » de Brychan, le fondateur de Brecon, et prétendent que ce mot signifie « moucheté » ou vêtu de tartan. En irlandais, *breac* ou *brec* a le sens de tacheté et il existe un terme similaire qui signifie « truite » ; mais, suivant l'opinion du P. Grosjean, S. J., « il ne peut avoir signifié « vêtu de tartan » au cinquième siècle, car il n'y a pas de preuve que les tartans fussent en usage à cette époque ». Le Père Grosjean fait observer que « la racine irlandaise *broc* au sens de « blaireau » était fréquemment usitée dans les noms de certaines familles de l'Irlande du Sud qui avaient des attaches galloises. Je ne sais si l'on a cité à ce propos que le Père Fidèle Fita, S. J., signale que les gens aux dents

(1) Si cette Vie originale donne l'orthographe *Rigualis* au nom du parent et bienfaiteur de Brioc, elle ne peut, d'après les règles de la philologie, être plus ancienne que le x^e siècle (opinion de Duine).

(2) Par exemple des expressions comme *Mane surgens heros, Membra sopori dare, Ad sidera tollunt voces*, sont révélatrices d'un esprit versé dans l'étude des poètes latins. L'*Optati portus potitur littore* donne un son qui rappelle l'*Enéide* I, 172, et l'*Accinguntur omnes operi* semble une réminiscence de l'*Enéide* II, 235. Ailleurs l'ange dit à Brioc, comme s'il était Enée, de se rendre au Latium.

(3) « Les synchronismes sont formés de noms brillants et ne concordent pas, comme dans les pièces tardives. » Duine, *Memento*, n° 62.

(4) Loth, *Noms des Saints Bretons*.

proéminentes semblent avoir été appelés *Broccus* (*Revue Celtique*, t. xxx, 1910). Ceci est confirmé par l'usage moderne de l'expression dans certains dialectes romans : le Wallon de Liège emploie toujours le terme « broques » pour les dents de l'avant, surtout les canines. Je crois que cette explication est plus vraisemblable que celle d'un prétendu rapport avec le blaireau comme totem ».

A Llandefaelog près de Brecon, on voit une pierre portant l'inscription *Briamail Flou* (*The Welsh People*, p. 568). La pierre de Rickardston Hall, près de Brawdi, porte *Briac Fil...* Sur une pierre actuellement conservée au Musée de Clayton, près de Chesters, on lit *Brigomaglus* (*Revue Celtique*, XI, 344, Baring Gould and Fisher, *Lives of the British Saints*, I).

Brioc naquit dans la *Coriticiana regio*. La Devison a cru qu'il s'agissait du Cornwall, parce qu'il avait entendu parler du Cap Cornwall et de l'étain de Cornwall, mais jamais d'aucun nom en Grande-Bretagne offrant une ressemblance avec Coriticia. Albert Le Grand, dans la copie qu'il a prise, dit « la Province de Cornouaille Insulaire, maintenant nommée la Principauté de Walles » ! Dom Plaine suggérait Kerry en Irlande. La Borderie rejeta l'identification évidente avec Cardigan parce que, d'après la *Vita*, les parents de Brioc seraient païens et il pensait, mais tout à fait à tort, que tout le pays de Galles était chrétien à cette époque. Aussi suggérait-il les Basses Terres d'Ecosse (faisant partie de la province romaine de Valentia) où, au temps des Romains, existait une ville du nom de Coritiotar. Pourtant, pas de doute possible : la région coriticienne est Cardigan dont le nom ancien était Kerediciaun (1). Le comté de Cardigan contient une paroisse qui s'appelle Brioc, Llandyfriog (*f* est une mutation ordinaire pour *b* dans les langues celtiques et le *dy* est le *de* ou *to* que l'on trouve dans Landewednack, Towednack, etc.). En Cornwall, la paroisse de Saint-Brioc est sise tout près d'autres paroisses lesquelles portent les noms de saints du Cardigan. Brioc, évidemment, visita le comté de Gloucester contigu au sud du pays de Galles. Or les relations entre le pays de Galles et la Bretagne étaient, en ce temps-là, très suivies ; au contraire il ne reste aucune preuve de rapports entre la Bretagne et des régions aussi lointaines que l'Ecosse ou l'ouest de l'Irlande.

Les noms du père et de la mère de Brioc présentent quelque difficulté. Notre auteur nous dit que le père s'appelait *Cerpus*. Le P. Grosjean pense que, peut-être dans l'origine,

(1) Ainsi appelé d'après un prince du nom de Keredic. (Cf. Doble, *Vita Carantoci*.)

une forme du nom commun irlandais *Cairpre* s'écrivait *Cerp* et que l'abréviation a été mal lue. *Eldruda* semble être un nom anglais. Il y a lieu de remarquer que sainte Edetruda est la patronne de Tréfléz sur la côte de Léon en Bretagne, dans l'ancien archidiaconé d'Ack où l'auteur fait débarquer Brioc, lors de son premier voyage en Bretagne. Sainte Edetruda est identifiée avec sainte Etheldreda, de l'est de l'Angleterre. Le pardon à Tréfléz a lieu le 23 juin qui est, en effet, l'un des jours de fête de sainte Etheldreda, et pourtant les Bretons désignent ordinairement la sainte sous le nom de Guentroc ou Ventroc, parce qu'on l'invoque pour la guérison des maux de ventre (en breton *gwentr*) (1). Elle est également la patronne d'une chapelle en Loc-Brévalaire, à quelques kilomètres au sud-ouest. Or le culte d'un certain nombre de saints anglais fut introduit en Bretagne au x^e siècle, grâce à l'influence d'Athelstan qui était l'ami des Bretons et qui aida Alain Barbetorte à chasser les Normands de Bretagne en 939. Athelstan était un grand collectionneur et aussi un généreux donateur de reliques de saints ; il reçut avec joie un grand nombre de reliques de saints bretons, introduisant ou réintroduisant ainsi leur culte dans l'île, et en même temps, il donna à ses amis bretons des reliques de saints purement anglo-saxons. C'est ainsi qu'un saint du Yorkshire, comme saint Jean de Beverley, a donné son nom à Saint-Jean-Brévelay près de Vannes. Le nom de sainte Etheldreda doit être venu de la même manière en Bretagne et se serait glissé par erreur dans la Vie de saint Briec (2).

Il y a lieu, toutefois, de faire remarquer que, dans les généalogies galloises appelées *Bonedd y Saint* (douzième siècle), le père et la mère de saint Briec ne sont pas Cerpus et Eldruda, mais *Dingad* et *Tenoi* (3).

L'histoire des trois baguettes est certainement empruntée à la *Vita Samsonis*. Le père et la mère de Samson, désirant avoir un fils, consultèrent un sage qui leur fit faire trois baguettes d'argent de longueur égale à la stature de la future mère, et qui salua celle-ci dans les termes mêmes que l'ange adressa à Eldruda : « Vous êtes bénie et plus béni encore est le fruit de votre sein. » L'explication de ce récit a été donnée par M. Gaidoz dans *Y Cymmrodor*, x (1889). L'idée est celle d'une rançon consistant dans une offrande en or ou en argent égale en poids à la personne rachetée. On

(1) Loth, *Noms des Saints Bretons*.

(2) Dans le vieux calendrier de l'abbaye de Landévennec, à la date du 23 juin, on lit *Natalis sanctae Hildetredae virginis*. Le bréviaire de Dol (1519) a l'office d'*Etheldride virginis*. (Duine, *Memento*, n° 137.)

(3) Note du Rev. A.-W. Wade-Evans, érudit gallois.

trouve le même symbole dans les folklores d'Allemagne et d'Irlande. Dans le Livre de Léinster, on lit que le roi Cairpre Cendcait offre pour la rançon de son fils, qu'il avait jeté dans la mer et qui avait été sauvé, le poids de l'enfant en argent et, au surplus, le tiers de son poids en or. En Bretagne, le duc Salomon, ayant fait le vœu de se rendre en pèlerinage à Rome, expédie à la place une statue en or de son propre poids. Des histoires de baguettes d'argent apparaissent aussi dans le *Mabinogi* de Branwen, fille de Lyr.

Le jeune Briec est envoyé à l'école de saint Germain de Paris où il trouve Patrice et Heltut comme condisciples. Or saint Germain, abbé de Saint-Symphorien d'Autun, évêque de Paris de 555 à 576, était né aux environs de 496, et Patrice mourut en 461. Nous ne pouvons donc considérer cette assertion comme historique. On a fait des efforts désespérés pour expliquer ce désaccord. Dom Plaine prétend que l'auteur veut parler de saint Germain d'Auxerre (mort en 448) et que *Paris* est un *lapsus calami*, alors qu'il déclare plus d'une fois qu'il veut parler de Germain de Paris. Baring Gould fait intervenir un troisième Germain « d'Armorique », lequel, je le crains bien, n'a jamais existé. Les Bollandistes du xvi^e siècle proposaient des Germain d'Irlande, tout aussi problématiques, et qui étaient supposés être des disciples de Patrice. Il est possible que la Vie primitive dont s'est servi l'auteur de la *Vita Briocii* ait mentionné Germain d'Auxerre, car la Vie de saint Samson avec laquelle, nous l'avons déjà vu, notre auteur était familiarisé, relate que « Elmtut était un disciple de saint Germain » d'Auxerre. Germain de Paris semble, dans plus d'un cas, avoir remplacé Germain d'Auxerre. A Saint-Germain en Cornwall, par exemple, la foire se tient le 28 mai, jour de la fête de saint Germain de Paris. William de Worcester a découvert également que saint Germain était honoré à Bodmin le 28 mai.

Il n'y a rien de très remarquable dans les miracles attribués à Briec lorsqu'il était sous l'autorité de Germain. Comme les jeunes Guénolé et Samson, il apprend l'alphabet en un jour. La prière les bras en croix était une pratique des Celtes. La nécessité de trois assistants à une ordination semble une réminiscence de la Vie de saint Samson ; de même la manifestation miraculeuse quand Germain impose les mains à Briec, bien que, dans ce cas, la manifestation ait lieu sous la forme d'un pilier de feu au lieu d'une colombe qui survole. L'ordre qu'il reçut de partir pour convertir ses parents peut être une imitation de la Vie de saint Martin. L'obstacle subi pendant le voyage par suite des machinations du démon est une idée chère à notre

auteur ; il relate le même incident en deux autres endroits (l'intervention constante du démon dans le récit est une caractéristique de la *Vita Briocci*).

Le navire à bord duquel Briec traverse la Manche le débarque dans la rivière qui porte le nom de Scène *Scian* en irlandais signifie *couteau* ou *épée*. Or la rivière qui se jette dans le port de Milford a le même sens ; elle s'appelle Cleddau et la Vie de saint Aiduus (*Rees's Lives of the Cambro-British Saints*, p. 236) parle du « fleuve qui s'appelle *Gladius* ». Cylllel (rivière toute proche) a également le sens de *couteau*. Leland nous rapporte comment « quelqu'un, à qui l'on demandait où il avait couché cette nuit-là, répondit qu'il s'était couché ayant une épée à chacun de ses côtés et un couteau dans le cœur, faisant allusion aux trois rivières au milieu desquelles il avait été étendu toute la nuit (1) ». Il nous est donc permis de conclure que Brioc débarqua au port de Milford, à quelques milles seulement de chez lui dans le Cardigan.

Briec arrive dans la maison paternelle quand on y célèbre les anciennes fêtes païennes du premier janvier. Saint Samson abolit cette pratique dans l'île de Lesia ou Guernesey (cf. *Vita Samsonis*, 2^e partie, chap. 13), et notre auteur a pu apprendre l'existence de ces fêtes dans la Vie de saint Samson. Son esprit a travaillé sur cette idée, et il en a fait l'un des traits essentiels de son récit.

Le détail le plus intéressant de l'évangélisation de Briec dans le Cardigan est la construction du monastère de *Landa Magna*. Il est hors de doute que ce détail se trouvait dans la Vie plus ancienne que l'auteur a copiée, et nous pouvons être assurés que nous sommes ici en présence d'un événement réel de la vie du saint. On trouve un Llan Fawr (= Grand Lan) dans la paroisse d'Eglwys Wrw en Pembrokeshire, mais le nom devait être assez commun (2). (Lan-meur, près de Morlaix, en Bretagne, le centre du culte de saint Melor, est le même mot.) La pratique attribuée à Briec de prier cent fois chaque jour et chaque nuit peut avoir été relatée dans la Vie primitive ; il est possible qu'elle soit authentique bien que, d'autre part, l'auteur ait pu emprunter ce détail à la Vie de saint Patrice.

L'épisode du cerf (33) nous rappelle l'histoire de Constantin le chasseur dans la *Vita Petroci* ; mais ce genre de récits abondent évidemment dans les Vies de Saints (par

(1) Baring-Gould and Fisher, *British Saints*, vol. I.

(2) « Llan Fawr, le grand monastère, peut fort bien être Llandyfriog lui-même ou le lan de Brioc, dans le Cardigan du Sud. » (Rev. A.-W. Wade-Evans).

exemple dans la Vie de saint Gilles). Il est possible que le mot *tyran*, *tyrannus*, ait été, comme dom Plaine le dit, suggéré par le terme gallois *tyern*, qui signifie seigneur (1).

La vision de l'ange dans l'église, la veille de la Pentecôte (35), semble clairement imitée du récit de l'ange qui apparut à Samson (cf. *Vita Samsonis*) dans l'église de Llan-iltud la veille de Pâques et lui ordonna de quitter le pays de Galles.

Le récit des loups et de la conversion de Conan (38, 39) est particulièrement intéressant. A première vue, il semble tout à fait raisonnable de supposer avec Baring-Gould que la scène se passe en Cornwall, dans la paroisse de Saint-Breock ou aux environs, où il a dû rester quelque temps quand il se rendait en Bretagne. Je soupçonne que c'est sur la suggestion de Baring-Gould que la petite église de Pencarrow a été appelée l'église de Saint-Conan. Malheureusement, quand nous examinons l'épisode de plus près, nous sommes obligés de conclure que l'histoire a toutes les apparences d'une interpolation. A la fin du paragraphe 37, il est raconté que Briec arrive au port désiré, sans allusion au nom du port, et pourtant l'ange lui avait ordonné de faire voile dans la direction de « Latium » (2). Au paragraphe 38, l'histoire des loups commence *ex abrupto*, sans un mot pour expliquer où se trouvait Briec et pourquoi il différa si longtemps d'obéir à l'ordre de l'ange. Ceci pré-suppose un séjour prolongé dans le pays où l'épisode se passa. Et le paragraphe 40 a tout l'air d'avoir été fait pour suivre le paragraphe 35. De même, on ne peut faire état de la critique externe pour placer l'épisode en Cornwall sur le parcours du saint quand il se dirigeait vers la Bretagne. L'épisode ne se trouve que dans le manuscrit de Rouen. Toutes les autres versions l'omettent. Il ne se trouve pas dans le manuscrit *Sancti Sergii Andegavensis* découvert dans les *Registres des Blancs-Manteaux* ; ce manuscrit imprimé par Gaultier du Mottay omet, il est vrai, les paragraphes 33 à 49. On ne le trouve pas non plus dans la nouvelle édition de la *Vita* de l'évêque de la Porte (1621) ; ce dernier signale que le délai du voyage fut causé par le démon (paragraphe 36 de notre version), puis passe directement au paragraphe 40. Le chanoine La Devision ne le mentionne pas davantage puisqu'il saute aussi, de 36 à 40. Donc l'épisode n'a pas été relaté dans l'*Ancienne Chronique* qui appartenait au chapitre de Saint-Briec. C'est un pro-

(1) Suivant l'opinion du Rev. Wade-Evans il faut lire non pas *tyern*, mais *teyrn* ou *tigern*, qui signifie seigneur.

(2) Ce mot pourrait être Letavia = Bretagne.

blème difficile. Le récit est dans le style de notre auteur (1). Pourtant il est malaisé de trouver la raison pour laquelle il aurait été enlevé à la version possédée par le chapitre de Saint-Brieuc qui, partout ailleurs, semble être identique mot pour mot au manuscrit de Rouen. Remarquons que le comte de Bretagne, à l'époque de la translation des reliques de saint Brieuc dans un nouveau reliquaire en l'église des saints Serge et Bacchus, l'an 1166, s'appelait Conan ; d'où peut-être l'idée de ce nom serait venue à l'esprit d'un interpolateur. Au surplus, saint Briac qui, nous le verrons, a été confondu par l'auteur avec saint Brieuc, est représenté sur sa tombe du xvi^e siècle en l'église de Bourbriac (qui peut être une reproduction d'une tombe plus ancienne) avec un chien couché à ses pieds (2). Il paraît possible que ce soit là l'origine de la légende des loups (3).

Saint Brieuc débarque en Bretagne « au port qui s'appelle Achim ». Il n'existe maintenant aucun port de ce nom en Bretagne, mais la partie du diocèse de Léon située entre Tréfléz et Landéda autour de Lesneven formait, avant la Révolution, l'archidiocèse d'Ack. Le port d'Achim pouvait bien se trouver sur l'estuaire de l'Aberwrach, peut-être auprès de Plouguerneau où il y avait autrefois un *minihiy* avec une procession ou *troménie* (Largillière, *Les Minihys*, p. 201, note 46) (4). De là le saint prend la direction de la rivière Joudi, maintenant le Jaudy, au bord duquel s'élève la cité cathédrale de Tréguier. C'est donc Brieuc et non Tugdual qui, d'après l'auteur de la *Vita Briocci*, serait le fondateur de Tréguier. Plus tard, Brieuc aurait nommé « son neveu Papu-Tugual » pour diriger le monastère. Ainsi Tugdual est placé dans une situation tout à fait subalterne. Ceci est en contradiction formelle avec l'ancienne *Vita*

(1) On peut comparer les sept jours de jeûne aux jeûnes analogues des paragr. 38 et 39.

(2) *Iconographie bretonne*, p. 128.

(3) La *Vita Petroci* parle d'un *Cynam* de Boconion, primitivement Bod-Konan, en la paroisse d'Helland, Cornwall, à peu de distance de Saint-Breock. A remarquer, toutefois, que Garaby, auteur des *Vies des Saints de Bretagne*, ouvrage publié en 1839, longtemps avant que dom Plaine ait imprimé la *Vita Briocci* de Rouen, dit que dans le territoire de Tréguier Brioc aurait converti le comte Conan et construit, avec son assistance et celle des fidèles du pays, un monastère à Landebaëron. (*Vies des Saints de Br.*, p. 109.). Le Rev. Wade-Evans pense que *Cynam*, ou *Cynin* serait une abréviation de *Cynomore*.

(4) Il y a lieu d'observer qu'une paroisse du nom de Saint-Pabu se trouve sur l'estuaire de l'Aber-Benoît, un peu à l'ouest de l'Aber-Wrach. Cette paroisse, ou encore Trébabu, près du Conquet, peut bien avoir été l'emplacement du premier monastère de Brieuc et de son neveu Tugdual. Mais les deux paroisses sont en dehors de l'archidiaconé d'Ack.

Tutguali (1). L'auteur toutefois, et c'est l'opinion de Duine, exalte simplement le fondateur de son propre diocèse au détriment du fondateur d'un diocèse voisin. C'est un procédé dont nous avons plusieurs exemples dans la littérature hagiographique de cette période.

Le voyage de Brieuc dans son pays natal pour assister ses compatriotes du Cardigan est un des traits les plus intéressants de cette Vie, car il est probable que plusieurs des principaux saints bretons de ce temps traversaient et retraversaient continuellement la Manche. Il est aussi d'un intérêt particulier de trouver dans la parenté de Brieuc un laïque, un chef du nom de Rigual, déjà établi comme colon en Armorique et souhaitant la bienvenue aux moines dans sa nouvelle résidence (2). La majorité des saints bretons semblent avoir suivi leurs compatriotes de cette manière, pour leur garantir les consolations de la religion et organiser l'Eglise chrétienne dans les colonies britanniques d'Armorique (3).

Nous avons déjà rencontré le comte Rigual dans la Vie de saint Tudual où il est raconté qu'il avait un fils et successeur nommé Deroch. La Vie de saint Lunaire (Leonorius), qui reproduit la première Vie de saint Tudual et qui n'a guère ou pas d'autorité historique, fait de Riwal le père du prince Judual mentionné dans la Vie de saint Samson. La Vie de saint Guénolé rapporte une discussion entre Fracan, le père de saint Guénolé, et « Riwal, duc d'une partie de la Domnonée » au sujet de la rapidité de leurs chevaux ; il

(1) Il est bon, peut-être, de citer ici un passage du début de la première Vie de saint Tudual : « Sa mère s'appelait Pompaia ; elle était la sœur du comte Rigual qui fut le premier Breton à venir d'au-delà des mers. Tutgual vint à sa suite, et en même temps qu'eux soixante-douze disciples traversèrent la mer... Enfin Tudual aborda dans un petit port d'Ach, *in capite Achiniensis*, où il fonda le premier village, Lanpappu, dans la paroisse (*plebs*) de Macoer. En ce temps là régnait le comte Deroch, un cousin de saint Tutgual ; il donna à ce dernier plusieurs circonscriptions religieuses (*parochias*), en Domnonée, en guise d'aumône pour le salut de son âme et pour la vie éternelle. Puis Tudual arriva à l'endroit... où se trouve le grand monastère et qui a nom la Vallée de Trechor. Après quoi, il s'en alla au palais du roi Childebert à Paris. » Faisons observer que la *Vita Tutguali*, comme la *Vita Briocci*, fait débarquer son héros dans le port d'Ack, puis lui fait continuer son chemin jusqu'à Tréguier. L'auteur d'une de ces Vies doit avoir été familiarisé avec des épisodes de l'autre Vie. La première *Vita Tutguali* serait une production du ix^e siècle et aurait peu d'autorité (Duine, *Memento*, n° 15).

(2) Duine dit dans son *Memento*, n° 62, l'intérêt que présente le caractère pan-britannique de Brieuc qui traverse la Manche dans les deux sens à diverses reprises, travaille à détruire le paganisme dans le pays de Galles et reçoit les faveurs d'un chef de famille.

(3) Largillière, *Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne*, pp. 207, 208, 212-215, 225-230.

Columba (1); elle est bien révélatrice de l'intérêt humain et poétique qui, bien que maintenant oublié, a pu jadis être associé avec l'érection de quelques-unes des croix corniques.

L'auteur a soin de relater la concession d'un district que fit Rigual aux moines, district étendu qui s'appelaient probablement la *minihy*; c'est la dénomination qui continue à être appliquée à Tréguier et à Saint-Pol-de-Léon. Dans un acte de 1555, les chanoines de Saint-Brieuc parlent des « minihys de la dite église », entendant par ce terme les biens du Chapitre (2). A Bourbriac et à Locronan, une procession, la *troménie*, a encore lieu périodiquement, pour conserver le souvenir des limites exactes des *minihys* ou des *monachiae*. (Largillière pense que Saint-Brieuc faisait primitivement partie de la paroisse de Ploufragan. *Les Saints*, p. 176, note.)

Notons au passage que la *Vita Briocci* ne signale pas que Brieuc dédia à Notre-Dame la fontaine sacrée et l'oratoire tout proche, bien que, depuis plusieurs siècles, l'endroit soit connu sous le nom de Notre-Dame de la Fontaine. Largillière dit que le culte de la Vierge n'apparaît pas chez les hagiographes bretons les plus anciens. Les nombreux Locmaria de Bretagne appartiennent à une période plus récente.

L'histoire de Marcan et de Simaus semble indiquer une confusion entre Brieuc et un autre saint au nom presque identique, Briac. La paroisse de Lancieux (Lan Seoci) est toute proche de celle de Saint-Briac et se trouve assez loin de Saint-Brieuc. Saint-Marcan est dans le voisinage de Dol; à quelques lieues à l'ouest s'ouvre la baie de Port-Briac. Faisons remarquer que la paroisse de Saint-Marcan est près de Saint-Coulomb. Or Saint-Breock et Saint-Columb en Cornwall sont des paroisses voisines. Bourbriac possédait autrefois une Vie manuscrite de saint Briac. Elle servit à Albert le Grand, mais Duine ne lui reconnaît aucune valeur historique. Cette Vie raconte que

(1) « Ernan lui-même, bien que ses pas fussent chancelants, essayait avec une joyeuse animation de marcher à la rencontre du saint depuis le lieu du débarquement. Mais quand il y eut entre eux un espace de 24 pas environ, il fut soudain surpris par la mort avant que le saint eût pu le contempler en vie; il tomba sur le sol, exhalant son dernier soupir, pour que se réalisât la parole du saint. C'est pourquoi en cet endroit une croix a été fixée; et une autre croix se dresse là ce jour, au lieu où se trouvait le saint quand Ernan mourut. » (Vie de saint Columba, par Adamnan, ch. 45.) M. Huyshe commente ainsi la chose: « C'était la coutume de marquer d'une croix l'endroit où s'était produite quelque intervention surnaturelle. »

(2) Largillière. *Les Minihys*, note 67.

Briac était un compagnon de saint Tudual; elle le met en rapport avec un roi Deroch que nous avons déjà rencontré dans la première Vie de saint Tudual. Je suppose qu'il est possible que Brioc et Briac aient primitivement été le même personnage. Le nom *Marcan* se trouve au pays de Galles à l'abbaye de Margan, — l'orthographe Margam est déficiente, — dans le Glamorgan (1). La paroisse de Saint-Pabu (Finistère) a un Roz Marhan (2). La fête de saint Marcan est inscrite au bréviaire de Dol de 1503 à la date du 21 mai. Simaus, ou Siviavus, ou Seoc est le patron de Lancieux (Lan-siu au xvi^e siècle, *Ecclesia sancti Seoci*, en 1666). La Vie de saint Paul Aurélien mentionne un To-Seocus, surnommé Siteredus, au nombre des compagnons de saint Pol de Léon (3). Sa fête a lieu le 26 mars, d'après Sébillot, mais Garaby nous dit que l'art le représente sous les traits d'un abbé et que sa fête est célébrée le dimanche le plus rapproché du 26 juin. Le peuple et les particuliers l'invoquent en temps de calamité. Sébillot (*Pet. Leg. Dor.*, 28-30) a recueilli quelques fragments du folklore de Lancieux qui ont trait à ce saint. L'endroit de la falaise où il fut assassiné conserve toujours des taches rougeâtres; jadis une croix s'élevait sur cet emplacement, mais elle a été ramenée à l'intérieur par suite des érosions de la côte. Un rocher sur lequel il débarqua porte le nom de Berceau de saint Cieus. Auprès de là s'étend un sentier par lequel le saint monta en quittant le rivage; tout à côté, une fontaine sacrée d'où l'eau tombe goutte à goutte, a pour nom les Larmes de saint Cieus. Pendant la Révolution, toutes les statues des saints de l'église paroissiale furent brûlées, à l'exception de celle de saint Cieus qui résista à toutes les tentatives faites pour la consumer dans les flammes (4).

Il y a, fait observer le Rev. Wade-Evans, un *Llansoy*, dans le comté de Monmouth, ainsi appelé d'après saint Tisoy, disciple de saint Dubricius, dont on ne sait rien de plus. Tisoi peut être une forme plus moderne de To-Se.

(1) On trouve dans la vallée de Gwaun (Pembrokeshire du Nord) un *Llanmerchan* dont on n'a pas l'explication (Note du Rev. Wade-Evans).

(2) Loth, *Noms*, p. 113. Le lecteur observera que Saint-Pabu peut bien être un des établissements de saint Brieuc, et qu'il y avait une chapelle de Saint-Margan à Saint-Breock en Cornwall. A Margan Abbey, on trouve plusieurs croix celtiques.

(3) Loth, *Noms*, p. 113. — Duine, *Memento*, n° 193. *Vita Pauli Aureliani*, c. II. Cf. Lan-de-Zeoc, en Guipronvel, Finistère.

(4) Il est intéressant de noter que *Lansioch* était l'ancien nom de l'église cornique Saint-Just en Roseland, bâtie au bord de l'eau en face de Mylor et de Falmouth. Encore un lien entre le Cornwall et la Bretagne.

Le Port de Seson est actuellement dénommé le Port du Légé ; à côté, se trouvent les ruines imposantes de la Tour féodale de Cesson, un des plus beaux sites des environs de Saint-Brieuc.

Dom Plaine a commis une erreur en affirmant que seul le manuscrit de Rouen mentionne saint Brieuc comme évêque. Cette mention se trouve dans l'Ancienne Chronique dont se servit La Devison. Ce dernier et Albert le Grand qui le suivit, fort gênés dans l'explication à donner, concordent pour placer son élection à l'épiscopat peu de temps avant sa mort, mais avouent ne rien savoir des circonstances de la création du siège ni de la carrière épiscopale de Brieuc. On a prétendu, sur l'autorité de la *Chronique de Nantes*, que le diocèse de Saint-Brieuc doit sa création à Nominoë, roi de Bretagne, qui, au milieu du neuvième siècle, transforma le siège de Dol en archevêché et créa les sièges de Saint-Brieuc et de Tréguier, *monasterium sancti Brioci sedem constituit episcopalem*. Il est certain, toutefois, que Nominoë ne fit rien de plus que transformer les monastères-évêchés celtiques de Tréguier et de Saint-Brieuc déjà existants en évêchés ordinaires du type occidental. Nominoë — c'est l'opinion de Largillière — ne créa certainement pas les évêchés de Saint-Brieuc, Tréguier et Dol ; il se contenta de sanctionner l'autorité que les évêques de ces monastères commençaient à acquérir, et il confirma l'évolution (en évêchés diocésains) qui était en train de se produire. M. Lot (*Mélanges bretons*, p. 84) pense que Tréguier et Saint-Brieuc continuèrent à être des évêchés-monastères longtemps après Nominoë. Au commencement du x^e siècle, l'évêque de Tréguier est Wroët, appelé abbé de Saint-Tudual, et au xi^e siècle le siège de Tréguier est encore appelé *monastère* (1). Les origines historiques du siège de Saint-Brieuc demeurent particulièrement obscures (2). L'auteur est resté dans les strictes limites de la certitude ; il n'a pas parlé de Brieuc, évêque, et pourtant il a dû être tenté de suivre l'exemple de la *Vita Samsonis* et de décrire sa consécration épiscopale. Il y a lieu toutefois d'observer que Pierre Le Baud, l'historien du xvii^e siècle, avait vu une Vie de saint Brieuc qui le représentait comme saint Samson sous les traits d'un évêque consacré en Grande-Bretagne avant d'arriver en Armorique (3). Très vraisemblablement la Vie primitive de saint Brieuc fut écrite par

(1) La *Chronique de Nantes*, vers l'an 1050, parle encore des monastères de Dol, de Brieuc et de saint Tutual Pabut.

(2) Duine, *Inventaire Liturgique*, 220.

(3) *Hist. de Bret.*, 1638, p. 108.

un moine celtique qui estimait qu'un abbé était un personnage bien plus important qu'un évêque. Que Brieuc ait été évêque, c'est fort possible ; il est certain, en tout cas, que, plusieurs siècles après sa mort, le territoire de Saint-Brieuc fut simplement un évêché-monastère du type celtique sans limites définies de juridiction. L'Irlande, qui possédait plus d'évêques que n'importe quel pays de la chrétienté, ne fut pas divisée en diocèses avant le xii^e siècle. Les abbés des grands monastères étaient les vrais chefs de l'Eglise et, s'ils n'avaient pas reçu eux-mêmes l'épiscopat, ils gardaient un évêque dans le monastère pour conférer les ordres. Mgr Duchesne fait remarquer qu'il n'existe pas de légende en ce qui concerne les successeurs de saint Brieuc sur le siège épiscopal (1). Observation très importante.

Brieuc mourut en Bretagne et fut enterré dans le monastère qu'il avait fondé. Mais, tôt après la fin du règne de Charlemagne, commencèrent les invasions normandes. Saint-Brieuc situé près de la mer fut particulièrement exposé à leurs incursions. Aussi le corps du saint patron fut-il envoyé en lieu sûr à Angers sous le règne du roi breton Erispoë (851-857), longtemps avant l'exode général de Bretagne dans l'intérieur de la France des reliques de tous les principaux saints bretons (919). Le corps resta dans l'abbaye des saints Serge et Bacchus jusqu'à la Révolution. Il est intéressant de signaler que c'était la coutume dans l'abbaye que chaque année, à la fête de saint Brieuc (1^{er} mai), le supérieur prit place devant l'autel de saint Brieuc, à gauche du chœur, revêtu de magnifiques ornements, pour recevoir solennellement, au son du tambour et d'instruments de musique, le nouveau maire élu d'Angers et les échevins de la ville, et leur offrir l'anneau du saint à baiser (2).

Le chroniqueur nous apprend que la gloire spéciale de l'église de Saint-Serge est l'honneur qu'elle rend au bienheureux évêque Brieuc. En 1166, les reliques de saint Brieuc furent placées dans une chasse de bois, et son chef fut renfermé dans un reliquaire d'argent doré. Un service so-

(1) Cf. Dom Gougaud, *Les Chrétientés celtiques et La question des abbayes-évêchés bretonnes* (Revue Mabillon) 1922.

(2) Cf. A. du Bois de la Villerabel, *Vie de Saint Brieuc*, p. 218.

L'église-abbaye de Saint-Serge est maintenant une église paroissiale. « Le tombeau de saint Brieuc fut détruit quelques années avant la Révolution afin de faire cesser, dit-on, certaines pratiques superstitieuses qui se produisaient là » (d'après Dom Lobineau, édition Tresvaux). Malheureusement on n'indique pas la nature de ces pratiques superstitieuses (Voir Appendice I).

lennel était célébré dans l'église-abbaye par l'évêque d'Angers en présence du roi Henri II d'Angleterre (1).

En 1210, l'évêque de Saint-Brieuc décida l'abbé de Saint-Serge à donner une partie des reliques à la cathédrale de Saint-Brieuc. Le récit de leur translation est consigné dans le bréviaire de Saint-Brieuc imprimé en 1548 et a été réimprimé dans l'*Iconographie Bretonne* de M. Gaultier du Mottay, ainsi que dans l'ouvrage de dom Plaine. En voici le texte :

— « L'an 1210, les reliques du bienheureux Brieuc furent transférées dans son église de Saint-Brieuc. Or, en ce temps-là, Pierre, évêque de Saint-Brieuc, homme savant et éloquent, ayant été, dès son arrivée, informé par les prêtres, que le corps de leur saint patron était conservé dans l'église des saints Serge et Bacchus à Angers, répondit : (2) « Attendez patiemment, mes frères ; car je crois que, avec l'aide de Dieu, nous obtiendrons quelque partie du corps du très saint confesseur. »

C'est pourquoi le vénérable prélat, muni de pleins pouvoirs et confiant dans le Seigneur, se dirige en hâte vers Angers. Il était orné de charmantes manières et doué d'un grand savoir ; il rassembla avec lui, dans l'église des saints Serge et Bacchus, l'évêque d'Angers, l'abbé et les moines de ladite église, et tous les notables de la cité. Il leur fit un discours avec des textes de l'Écriture, et leur adressa un appel si pressant que, s'il eût demandé de lui donner une partie importante du monastère, les moines la lui eussent accordée avec plaisir. Car le Seigneur était avec lui. A la fin, ayant expliqué la cause de son voyage, il ajouta que, si le vénérable abbé jugeait convenable de lui donner quelques reliques du saint confesseur, patron de son église, l'église de Saint-Brieuc s'engagerait fidèlement à porter assistance à l'église des saints Serge et Bacchus à charge de réciprocité. Les deux prélats tombèrent d'accord. Et pour éviter qu'un scandale (Dieu nous en préserve) s'élevât parmi les frères du monastère, on fixa, pour sanctionner le pacte,

(1) « Henri, roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine et comte d'Anjou, à tous les enfants de la Sainte Eglise de Dieu, salut. Sachez tous qu'en l'année 1166 de l'Incarnation de N.-Seigneur, le 10^e de notre règne, le jour qui précède les kalendes d'août (31 juillet), en ma présence, le corps de saint Brieuc, confesseur et évêque, fut transféré dans l'église du bienheureux Sergius, en Anjou ; Guillaume évêque d'Angers officiant, en présence de Guillaume, abbé de ladite église de Saint-Sergius, de Guillaume, abbé de Saint-Aubin, d'Hugo de Saint-Nicholas, de Guillaume de Saint-Maur, de Guillaume, abbé de Tous-les-Saints, et de Conan, comte de Bretagne. »

(2) La Devision ajoute que l'Evêque avait été informé que les seules reliques étaient la mitre et la cloche du saint.

l'heure où les frères regagnent leur couche après matines. Et, quand le moment fut venu, les parties parurent pour l'accord déjà conclu.

Ainsi le vénérable abbé, avec l'aide de Dieu et assisté d'un orfèvre, ouvrit le sarcophage ; il y jeta les yeux et vit les glorieux membres du saint confesseur cousus dans une peau de daim, et une pierre d'autel en marbre sur laquelle étaient gravés les mots suivants : — Ici repose le corps du très bienheureux confesseur Brieuc, évêque de Bretagne, que le roi des Bretons Hispodius amena en cette basilique, alors sa chapelle. — A cette vue, tous furent dans l'admiration, parce que le nom de ce roi leur était entièrement inconnu ; car son royaume s'étendait jusqu'à Vindotinium. Alors une merveilleuse odeur monta aux narines des assistants ; elle était si suave qu'on eût dit que cinquante livres de nard des Indes se fussent répandues à travers l'église.

Immédiatement le vénérable abbé, avec une grande affection, donna à Pierre, évêque de Saint-Brieuc, deux côtes, un bras et une partie du cou du saint patron. Et Pierre, ayant réalisé son désir, plaça ce trésor dans un vase précieux et le donna à garder au trésorier d'Angers, son intime ami. A la fin le vénérable prélat se mit en route avec les reliques ; l'évêque d'Angers et tout son clergé l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la ville, en chantant des hymnes et des cantiques. Et l'évêque de Saint-Brieuc s'étant fort réjoui d'avoir été en leur compagnie, les embrassa et partit.

Or saint Brieuc apparut en songe au bienheureux évêque et lui dit : « Mon fils, fais en sorte que mes membres, que tu as emportés avec toi, soient honorablement reçus dans mon église. » Réjoui encore davantage par cette vision, il envoya devant lui des messagers à tout le clergé et au peuple de sa cité, et l'on fixa le jour de saint Luc l'Évangéliste, qui était proche, pour la réception des reliques du très saint patron.

Aussi, au jour assigné, une longue procession de clergé et une vaste foule de fidèles s'assemblèrent à (Saint) Brieuc (1), tous également empressés à recevoir leur saint patron. Les anciens sont là ; les jeunes courent à sa rencontre ; les infirmes, avec des bâtons dans les mains, sont portés devant. Et le très noble comte Alain (2), qui gouvernait alors le pays, était présent ; il se prosterna, honorant les reli-

(1) *Brioco*. La cité, remarquons-le, est appelée *Brieuc* et non Saint-Brieuc dans le document.

(2) Alain I^{er}, comte de Penthièvre.

ques, les reçut dans ses bras et les porta dans l'église, pendant que le clergé chantait à haute voix *Te Deum laudamus*. Au moment d'entrer dans l'église, les saintes reliques tressaillirent comme pour sortir du reliquaire. Car on dit que ce miracle eut lieu par suite de la joie que le saint ressentait de voir ses membres revenus à l'endroit où il avait séjourné de son vivant.

En ce lieu, si telle est la volonté du Seigneur, ils seront conservés jusqu'au jour du jugement. Ici de nombreux malades recouvrent la santé, la paix est rendue au pays, la disette est chassée, la fécondité est accordée, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu avec le Père et le Fils et qui règne à jamais. Amen. »

En souvenir de cet événement, le 18 octobre fut toujours la date observée désormais à Saint-Brieuc pour la fête de la Réception des Reliques du Saint, avec un office propre consistant en neuf leçons, antiennes propres et répons, et la fête de saint Luc était transférée au jour suivant.

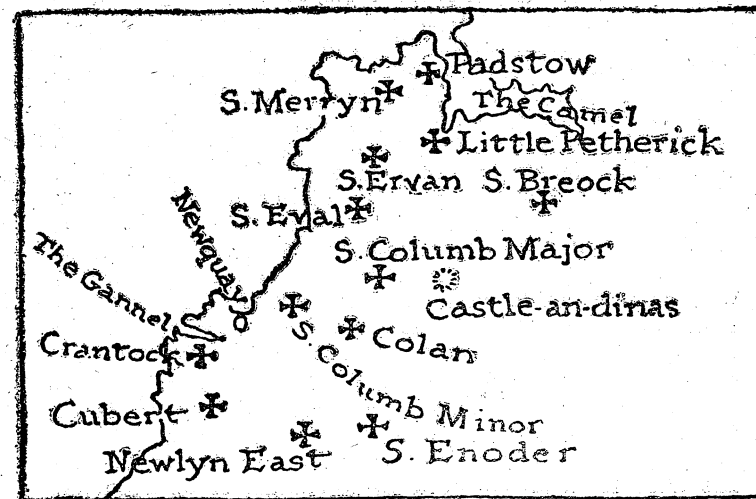
Il nous reste à voir ce que l'étude des noms de lieux peut apprendre au sujet de saint Brieuc. Dans ce domaine, nous trouverons des allusions à son activité dont il n'est pas le moins question dans la Vie tardive et semée de fleurs de rhétorique que nous avons étudiée.

Au pays de Galles, saint Brieuc est le patron de la paroisse de Llandyfriog (= Lan-to-Brioc), au comté de Cardigan (1). Il y a lieu de remarquer tout particulièrement que Llandyfriog se trouve dans le sud du Cardigan, tout près de Llan-grannog et de Gwbert. Or ces deux derniers endroits sont ainsi appelés d'après des saints qui ont donné leurs noms à deux paroisses voisines, près de Newquay en Cornwall, les paroisses de Crantock et de Cubert très rapprochées de Saint-Breoke. Entre Saint-Breoke et Crantock s'étend la paroisse de Mawgan, un saint du Pembrokeshire, et la Méaugon (= Lan-Maugan) est à environ 5 kilomètres de Saint-Brieuc en Bretagne (2). J'ai montré dans mon *Saint-*

(1) Un calendrier gallois (le Demetian Calendar) donne le 1^{er} mai qui est le jour de la fête de saint Brieuc, comme étant la fête de *saint Tyfriog*, abbé. — Rees l'appelle Tyfriog ab Dingad.

(2) *Saint-Maugan* est une paroisse sise à mi-chemin entre Saint-Brieuc-des-Ifs et Saint-Brieuc de Maunon. A remarquer que Garaby (*Vies des Saints*, p. 520) mentionne Hoel, roi d'Armorique, comme étant le père de Tudual, neveu de Brieuc. La Vie ancienne de Tudual mentionne sa mère Pompaia, mais ne nous dit pas le nom de son père. Or, dans les généalogies galloises (Iolo Mss.), Hywel, fils d'Emyr Llydaw, est le grand-père de saint Meugant. Toutefois les Iolo Mss. ont peu de valeur historique. A Trémeloir et à Saint-Quay, près de Saint-Brieuc, on commémore d'autres saints du Cornwall anglais.

Carantoc (n° 14 de cette série) que les saints des paroisses de Newquay, entre le Camel et Cubert, ont quelque rapport entre eux et se trouvent tous honorés sur la côte nord de Bretagne comme dans le Cornwall. Nous avons là probablement l'indication d'une émigration de moines du sud-ouest du pays de Galles vers le centre du Cornwall et plus tard en Bretagne. M. C.-G. Henderson m'a aimablement promis d'ajouter quelques notes sur l'histoire primitive de la paroisse de Saint-Breoke; ainsi je n'ai pas besoin de parler



(La paroisse de Mawgan se trouve entre Saint-Eval et Saint-Breock).

ici du culte de saint Brieuc en Cornwall, et je me contente d'observer que c'est par erreur que l'on a fait passer saint Brieuc pour le patron de la paroisse de Lezant. Saint-Breoke est le seul endroit du Cornwall où l'on retrouve son culte. Leland (1538) nous déclare d'une manière définitive que le patron de Breag dans l'ouest du Cornwall est une sainte irlandaise dont il a lu la Vie latine et nous a donné quelques extraits (1).

En Gloucestershire, dans la Forêt de Dean, il existe une paroisse Saint-Briavel's; la prononciation actuelle est Saint-Brevel's. M. Loth (*Noms*, p. 16) dit que Briavel cor-

(1) *Sancta Bréaca*. (Ce nom ressemble beaucoup à celui de *Saint-Briac*.)

respond à Brigomaglos, le *v* et *l'* étant des mutations celtiques pour *m* ou *b*, comme dans l'exemple de Llandyfriog. M. Saint-Clair-Baddeley, dans son livre intitulé *Gloucestershire Place-names*, avait identifié saint Briavel avec le saint normand Evroult (Ebrulphus), mais depuis lors il en est arrivé aux mêmes conclusions que M. Loth. Il me dit que le nom ancien de Saint-Briavel's était *Little Lydney* et fut dénaturé par Henri I^{er} pour donner *Briavel-stowe*. « Des motifs, pratiques plutôt que religieux, déterminèrent Henri I^{er} à transférer le nom de ce saint à Little Lydney, site qui, depuis les temps les plus reculés, dominait le gué le plus important sur la Wye. L'ancien *stow* (mot anglo-saxon qui signifie lieu, emplacement) se trouve au nord de ce site (cf. Dingestow, dans le Monmouthshire inférieur, pour Merthyr Dingad). En 1086, William Fitz Baderon occupait *Ledeneia Parva* avec un moulin et une partie du vivier de Wye. L'abbaye de Lire avait le patronage de l'église voisine. Ce domaine figure pour la première fois sous le nom de *Saint-Briavel's (Castellum de Sancto Briavel)* dans l'aveu de 1135. Comme c'était un château de la Couronne, Milo Fitz Walter était connétable. En 1166, le village s'appelait Saint-Briavel et était *villa regia*. En cette année se termina une vieille querelle au sujet de l'église entre les moines de Saumur et les abbés de Lire. Je crains qu'il n'y ait pas d'autre preuve documentaire de cette date. »

En Bretagne, saint Briec est le patron de la ville et du diocèse de Saint-Briec, et des paroisses d'Hillion et de Caulnes dans le même diocèse. Il est le patron des paroisses de Saint-Briec-de-Mauron (Morbihan), de Saint-Briec-des-Iffs dans le département d'Ille-et-Vilaine, et de Plonivel, une trêve ancienne, unie maintenant à Plobannalec, près de Quimper (1).

Saint Briec est le patron des fabricants de porte-monnaie, à cause des légendes sur sa grande charité. M. Gaultier du Mottay nous apprend dans son *Iconographie Bretonne* (p. 114) que les œuvres d'art représentaient d'ordinaire le saint en compagnie d'un ange. Dans les *Vies des Saints de Bretagne* de Dom Lobineau, on voit une gravure de saint Briec, assis, tenant un livre et écoutant un ange qui lui

(1) M. Jézégou, recteur de Plobannalec, m'a raconté que, d'après la tradition locale, le seigneur du château près de l'église épousa une dame qui venait des environs de Saint-Briec. A cette époque l'église était en ruines. La jeune dame la rebâtit, mais à condition que saint Briec en devint le patron. Jusqu'à cette date l'église s'appelait Loc-Maria de Plonivel; elle prit alors le nom de Loc-Briec de Plonivel.

parle. Une statue du XVIII^e siècle dans la cathédrale le représente en surplis, prêchant tête nue et pieds nus. Il a des chapelles à Guern, Merdrignac et Plouasne, et il est honoré à Saint-Gilles-du-Mené et à Saint-Donan (1).

Au moyen-âge une dévotion populaire était le pèlerinage des Sept-Saints de Bretagne, appelé le *Tro-Breiz*. Les pèlerins visitaient tour à tour les églises de Saint-Corentin à Quimper, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Tugdual à Tréguier, Saint-Briec, Saint-Malo, Saint-Samson à Dol, Saint-Paterne à Vannes. Des traces de ce pèlerinage peuvent encore se voir en certains endroits. Un acte de 1346 mentionne une fontaine ou une chapelle « des Sept-Saints » près de Dinan. Quatre fois par an, à Pâques, à la Pentecôte, à la Saint-Michel et à Noël, les pèlerins partaient, voyageant en bandes par crainte des voleurs, guidés par un prêtre ou par un pèlerin expérimenté. A Saint-Briec ils visitaient la fontaine sacrée auprès de la cathédrale. Au XV^e siècle, Clisson se plaignit au roi de France de ce que le duc de Bretagne gardât en prison au pain et à l'eau certains habitants qui se rendaient en pèlerinage à Notre-Dame de la Fontaine. Vers le même temps, nous trouvons la duchesse de Bretagne se rendant à la « dévotion de saint Briec ». La charmante petite construction que l'on voit de nos jours sur la fontaine date du XV^e siècle (Cf. *Vie de saint Briec*, par A. du Bois de la Villerabel, et le *Tro breiz*, par le chanoine Le Roy, de Quimper).

La vieille église de Saint-Barthélémy dans l'île Notre-Dame à Paris possédait quelques reliques de saint Briec qui sont actuellement conservées à Saint-Jacques-du-Haut-Pas dans la même cité (2).

Depuis 1804, la fête du saint est célébrée à Saint-Briec le second dimanche après Pâques, au lieu du 1^{er} mai (2). M. Gaultier du Mottay a ajouté en appendice à son *Iconographie Bretonne* les anciens offices propres des diocèses de Saint-Briec et de Tréguier. Le bréviaire de 1532 contenait, aux leçons de matines, une partie de la *Vita* que j'ai

(1) M. le comte de Laigue a eu l'amabilité de m'envoyer les notes suivantes sur le culte de saint Briec en Bretagne : il est le patron de Cruguel, au diocèse de Vannes, et a une chapelle à Beuzec-Cap-Sizun, au diocèse de Quimper. Sa fête à Vannes tombe le 16 avril, à Rennes le 28 avril. Saint-Briec-de-Mauron était autrefois un prieuré de l'abbaye de Paimpont. Dans la chapelle du Binio à Augan, il y a une statue de saint Berio qui pourrait bien être saint Briec, car les paysans prononcent *berion* pour *breton*.

(2) Il y avait dans cette église une chapelle de saint Briec; les reliques du saint y avaient été apportées en 961 par Salvator, évêque d'Aleth.

traduite. L'hymne de l'office à vêpres et à matines était :

Brioci sacri præsulis
Insigniti miraculis
Presens instat celebritas
Laudes feramus debitas, etc.

L'antienne du *Magnificat* était :

O Briocce
Nos deposce
Tuis sacris precibus
In supernis
Et eternis
Collocari sedibus,
Ut letemur
Et gregemur
Beatorum cetibus.
Alleluia.

Et la collecte :

— Beatissimi confessoris tui atque pontificis Brioci quesumus, Domine, precibus adjuvemur, in cujus meritis semper es gloriosus et vehementer magnificandus. Per Dominum, etc., —

L'hymne de laudes commençait ainsi :

Lux matutino radiat fulgore,

En 1621 on supprima ces hymnes en même temps que le reste de l'office du Moyen-Age.

Dans le missel de 1543, la séquence était :

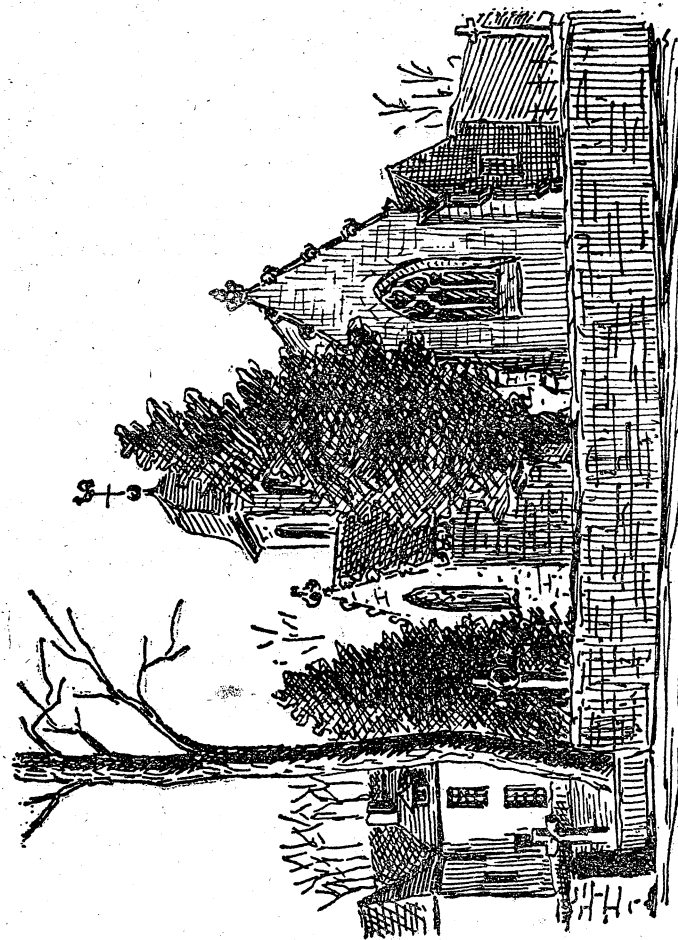
Jocundemur senes et parvuli
Applaudantes beato præsuli
Cujus adsunt tanta solemnia,
Occurramus sancto Pontifici
Spiritalis in laude cantici
Cordis, oris, pari concordia
Gratuletur Mater Ecclesia, etc.

La prose du missel de 1782 commençait par le vers :

Turpi jugo Gens redempta.

Dans l'hymne breton des Sept-Saints de Bretagne du P. Maunoir, voici la strophe sur saint Briec :

Autrou sant Briec, patron an escopti S. Briec,
Besit dre ho carantes ousomp oll trugarec,
C'hui a so tost ha mignon d'hou tat s. Caurintin,
Digacit deomp ho coulmic pa vesimp var hor fin.
« Monsieur saint Briec, patron de l'évêché de St-Briec,
Par votre charité soyez-nous favorable,
Vous êtes le bon ami de notre père saint Corentin,
Envoyez-nous votre petite colombe quand nous serons près
[de notre fin. »

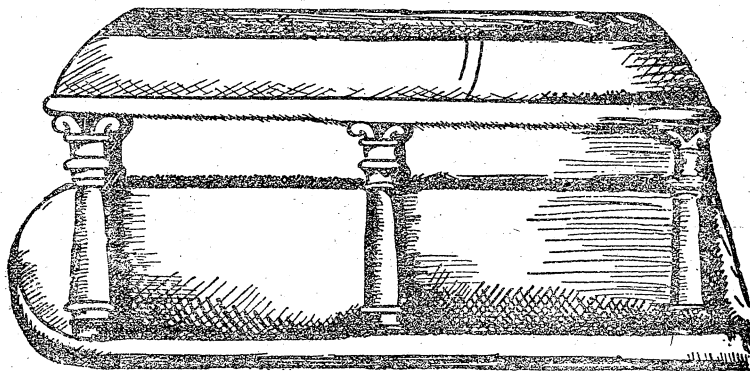


St-Briec-des-Ifs
St. de Kilim
Bretagne France
V. Henri Frotin de L. Muehlen.
1928
croquis du 31 mars 1901.

APPENDICE I

Note sur le tombeau de saint Brieuc.

En juin 1928, je visitai Saint-Serge. Le curé-doyen, M. le chanoine Dénéchère, me fit aimablement visiter l'église et me donna un exemplaire du *Tombeau de saint Brieuc dans l'église de Saint-Serge d'Angers*, par Mgr Costes. Cet auteur dit que chaque année, le 1^{er} mai, le maire d'Angers venait à Saint-Serge pour y rendre ses hommages, car l'hôtel de ville était bâti sur un fief de l'abbaye. Le maire était reçu par le prieur qui lui offrait un bouquet de violettes. Puis ils se rendaient en même temps à la chapelle de Saint-Brieuc pour y entendre la messe et baiser l'anneau d'or du saint. La fête, qui était aussi la fête d'installation



Le tombeau de saint Brieuc dans l'église de Saint-Serge à Angers.
(Esquisse de 1623)

du maire, se continuait, mais avec moins de gravité, au château et en d'autres endroits de la cité où, semble-t-il, on se livrait aux réjouissances les plus folles. L'anneau était d'or pur, plat, marqué d'une croix, mais sans autre ornement.

La chapelle qui contenait l'autel et le tombeau de saint Brieuc est dans le transept nord. Elle est plus basse que le pavé du reste de l'église ; quatre marches y conduisent.

Elle est maintenant dédiée à Notre-Dame, mais elle a un vitrail moderne représentant saint Brieuc. Le tombeau, qui était un sarcophage soutenu par cinq piliers de deux pieds de haut reposant sur une plaque de marbre de sept pieds et demi de long, était élevé devant l'autel. Une



Vieille statue dans l'église de Saint-Brieuc-des-Iffs.

esquisse en fut faite en 1623 par Bruneau de Tartifume. Tout autour se trouvaient au xvii^e siècle des bas-reliefs représentant la vie de saint Brieuc. L'un d'entre eux donnait une reproduction de ses funérailles ; le saint et tout le clergé étaient vêtus comme des moines bénédictins. Il y avait des orgues dans la chapelle. Il semble bien que la magnifique église-abbaye actuelle ait été construite en grande par-

tie avec les offrandes des pèlerins qui venaient visiter le reliquaire de saint Briec. Plusieurs papes accordèrent des indulgences aux pèlerins qui faisaient une visite au tombeau, le 1^{er} mai. L'abbaye porta même pendant quelque temps le nom de *Saint-Serge et Saint-Briec*. Il n'est guère probable que le tombeau ait été détruit avant la Révolution. Le soir du 18 novembre 1793, six membres du comité révolutionnaire d'Angers arrivèrent à l'abbaye et démolirent tous ses monuments y compris le tombeau de saint Briec.

Remarquons qu'à quelques mètres à l'est de l'abbaye il y avait une importante chapelle du Celte saint Samson. Cette chapelle existe toujours ; j'ai constaté qu'elle sert maintenant de dépôt d'outils au Jardin des Plantes. La route qui la séparait de Saint-Serge s'appelait le *Faubourg Saint-Samson*, une autre route, la *Vallée Saint-Samson* ; enfin il y avait la *Perrière Saint-Samson*.

* * *

APPENDICE II

Notes sur la paroisse de Saint-Breoke en Cornwall.

Par C.-G. Henderson, maître ès-arts du Corpus Christi, collège d'Oxford.

Deux paroisses du Cornwall portent à peu près le même nom, Breage près d'Helston, anciennement *Saint-Breaca*, et Saint-Breoke près de Wadebridge, anciennement *Saint-Briocus*. Toutefois, la ressemblance est superficielle, car les deux saints étaient tout à fait distincts ; l'un était un homme et l'autre une femme.

L'église de Saint-Breoke est magnifiquement située dans une petite vallée profonde qui descend pour rejoindre l'estuaire du Camel à Wadebridge. Une petite rivière dans le lit de la vallée coule le long du mur au nord de l'église et l'inonde en temps de crue. Observons d'une manière générale que les églises du Cornwall qui sont d'anciens établissements monastiques occupent des positions comme celle-ci au fond d'une vallée près d'un cours d'eau (par exemple Saint-Kew, Padstow, Mawgan, Lanivet), tandis que les églises qui furent primitivement des oratoires d'er-

mites, s'élèvent d'ordinaire sur des éminences de terrain (exemples : Saint-Wenn, Saint-Eval, Saint-Issey).

Le « Church-Town », c'est-à-dire le territoire contigu à l'église de Saint-Breoke, porte le nom de *Nancent*. Pour cette raison, l'église est dénommée en 1288 *ecclesia de Nansant*. Dans cette partie du Cornwall, il y a une grande confusion entre les lettres L et N employées comme initiales. Ainsi, Nanstallan, à peu de distance de Wadebridge, a souvent l'orthographe Lantallan, et Lamail apparaît dans les vieux documents avec la graphie *Nansmail*. Dans le cas de Nancent, il est probable que la dénomination primitive était *Lansant*. En fait, nous trouvons le mot ainsi écrit dans les plus anciennes allusions à l'église.

Le 24 septembre 1259, l'évêque Bronescombe consacra l'église de Saint-Briec de Lansant, « *ecclesia Sancti Brioci de Lansant* », et le 11 juillet 1318, l'évêque Stapeldon consacra le maître-autel de l'église de *Saint-Breoc de Nansent*. La première référence a trait naturellement à Saint-Breoke, bien que, sur la foi de certaines autorités, on l'ait attribuée sans raison à Lezant (dans l'est du Cornwall), encore orthographié *Lansant*. Le mot *Lan* implique l'idée d'un enclos monastique et *sant* a tout l'air d'être l'adjectif saint. Le « Saint Monastère » ne semble pas être une appellation très distinctive, et *Sant* peut difficilement être, pour la même raison, le nom personnel d'un saint. Sancreed, près du Land's End, (patron, saint Sancredus) était jadis appelé *Eglos-Saint*, c'est-à-dire la « Sainte Eglise ». Ce mot *Eglos* s'appliquait ordinairement en Cornwall aux églises qui n'étaient pas monastiques, mais Saint-Breoke est appelé *Eglos-breoke*, en 1538, dans quelques documents.

La paroisse de Saint-Breoke dans sa totalité et la plus grande partie de la péninsule de Padstow formaient, à une époque ancienne, le grand domaine de *Polton* ou *Pawton*. Le chef-lieu était à Pawton en Saint-Breoke. C'était une des trois propriétés corniques saisies par le roi Egbert aux environs de 830, après sa victoire sur les Cornois, et données par lui, sous forme de dime, à l'évêque saxon de Sherborne. Edouard l'Ancien, vers 915, les transféra au nouveau siège saxon de Crediton, et Athelstan, vers 930, les donna au nouveau siège de Saint-Germain. Pawton passa ainsi au siège d'Exeter et devint pendant quatre siècles la plus importante de ses possessions corniques. Au cours du XIII^e et du XIV^e siècles, les évêques d'Exeter firent de fréquentes tournées pastorales dans la partie cornique de leur diocèse et visitèrent régulièrement Pawton.

L'évêque Bronescombe fit là une ordination dans sa chapelle en 1261 ; de même, les évêques Brantingham et

Stafford y procédèrent à des ordinations en 1371, 1375, 1381, 1383, 1400 et 1411. Bronescombe fit aussi un parc pour daims à Pawton, et le nom de Deer Parks (parcs de daims) reste toujours attaché à quelques champs du Barton, qui passe pour être la plus grande ferme du Cornwall, — plus de mille acres —. Du Palais épiscopal de Pawton quelques rares ruines subsistent. Une partie du Tithe Barn (Grange de la Dîme) avec l'escalier en spirale, semble en être les seuls vestiges. Il y a aussi une parcelle de terre appelée Grave Yard (cimetière) qui, pour des motifs superstitieux, n'est jamais cultivée.

Pawton est incontestablement l'un des plus anciens emplacements du Cornwall qui aient été habités. La signification du nom, qui fut d'abord *Pollon*, n'est pas claire. La syllabe *ton* était certainement un suffixe anglo-saxon et *Pol* est, à n'en pas douter, une contraction : le chanoine Taylor propose *Petroc*. Il paraît probable que tout le domaine de Pawton appartenait aux moines de Saint-Petroc de Padstow avant qu'Egbert s'en emparât. Aussi, après 835, Saint-Brooke demeura à l'ombre de son puissant voisin. La paroisse, comme les sept autres du voisinage, était une propriété sur laquelle les évêques seuls avaient juridiction ; ils étaient les patrons de toutes les églises, sauf de Padstow.

En 1278, nous trouvons que les revenus de Saint-Brooke étaient partagés par un recteur « sinecuriste » et un « vicar » ou député, comme à Duloe. Cet arrangement permit à l'évêque-patron d'attacher ses chapelains ou familiers au rectorat sans perdre leurs services, mais avant 1288 l'arrangement avait cessé et le bénéfice était entier.

L'église de Saint-Brooke est une vieille construction intéressante faite sur un plan curieux. L'église du XIII^e siècle était cruciforme ; il en subsiste une grande partie dans les murs de la nef, du chancel et du transept nord. Ce serait là l'église de 1259. La nef a, en chiffres ronds, 75 pieds de long sur 18 de large, et le chancel 35 pieds sur 18. La nef a donc une longueur exceptionnelle ; mais le petit transept (13 pieds de large sur 9 de profondeur), est exceptionnellement petit. La tour semble être du XIII^e ou du XIV^e siècle ; elle est plus ancienne que la plupart des tours du Cornwall. Il est difficile de dire si quelques travaux nécessitèrent la reconstruction du maître autel en 1318 : il est possible que le chancel ait été allongé à cette époque. Cette date est trop ancienne pour le bas-côté du sud même si nous concédons, avec Sedding, que les chapiteaux et les arches en pierre de Bere(?), actuellement soutenus par les pierres monolithiques de granit du XV^e siècle, appartiennent

à une plus ancienne arcade du XIV^e siècle. Le bas-côté sud semble être une simple addition du XV^e siècle, et plus récent encore est le petit transept sud (13 pieds sur 13), connu sous le nom de Trevorder (propriété dans la paroisse). Les fonts-baptismaux à forme octogonale, petits, mais de belle apparence, sont en pierre de Cataclewse (espèce de granit dur, de couleur bleu foncé) avec des panneaux finement sculptés.

L'église fut restaurée, il y a quelques années, mais non d'une manière heureuse, par M. Saint-Aubyn ; il n'est resté aucune trace d'ancienne boiserie.

La paroisse comprenait plusieurs chapelles. En 1385, le recteur de Saint-Brooke avait la permission de célébrer la messe dans la chapelle de *Saint-Brueredus* en sa paroisse. Il est fait mention de cette chapelle sous le nom de *Saint-Ruredus* dans le testament de Christophe Tredeneck de Saint-Brooke (1531). Le même saint est signalé comme le patron de la paroisse de Saint-Beward, à quatre lieues environ de là. La chapelle se trouvait probablement à Burlawne Lglos (anciennement *Bodelawen*). On y trouve encore un champ appelé Chapel Park. En 1570, la reine Elisabeth vendit, avec d'autres terres de chapelles désaffectées, la chapelle de *Saint-Veras* de *Burneglose* en Saint-Brooke. Quelques belles pièces de pierre sculptée du XIV^e et du XV^e siècles, toutes de Cataclewse, furent retirées à une date récente de l'emplacement de cette chapelle et employées à la construction d'un talus.

La chapelle elle-même devint une maison d'habitation ; mais elle a été démolie depuis, et il n'en reste maintenant qu'un jardin. A Pengelly près de Burlawne, s'élevait une chapelle ou un oratoire privé pour lequel John Ude jouissait d'une licence en 1383 et John Pengelly en 1440 (1).

A Hustyn il y avait une autre chapelle seigneuriale. En 1374, Rulph Hustyn et Alice sa femme avaient l'autorisation de faire célébrer la messe dans la chapelle de Sainte-Catherine en la paroisse de Bowtone (Saint-Brooke). D'après des autorisations renouvelées en 1406-1432, nous apprenons que cette chapelle était située à Hustyn.

Avant la construction de Wadebridge (vers 1470), des chapelles étaient érigées des deux côtés du wade ou du gué

(1) Près de Pengelly se trouve la petite propriété de Saint-Morgan (*Seynt-Morgan*, 1538, *Saint-Margan*, 1600) qui doit certainement avoir tiré son nom de quelque chapelle celtique. Les anciennes orthographes montrent que le saint n'était pas *Maugan* de Cornwall, mais le Gallois Margan (Breton Marchan). C'est le seul cas où l'on trouve ce nom en Cornwall. Il est possible que Saint Margan soit la chapelle pour laquelle une licence avait été octroyée à John Ude.

qui traversait le Camel. La chapelle sise du côté de Saint-Breoke portait le nom de Saint-Michel et, en 1382, le recteur de Saint-Breoke était autorisé à y célébrer la messe. Les chapelles de Wadebridge étaient toutes deux désaffectées au temps de la Réforme et furent vendues par la Couronne au temps de la reine Elisabeth.

C. HENDERSON.

J'adresse mes meilleurs remerciements à M. le vicomte Henri Frotier de la Messelière pour deux magnifiques croquis, à M. le comte de Laigue, au Père Paul Grosjean, S. J., à M. le curé-doyen de Saint-Serge d'Angers, à M. R. Morton Nance, à M. le recteur de Plobannalec, au Rev. A.-W. Wade-Evans, à M. Saint-Clair-Baddeley, à M. R.-C.-S. Walters (qui m'a prêté un cliché), à M. C.-G. Henderson, et à miss Adamson pour le dessin de la couverture ; et surtout à l'aimable traducteur de cette brochure.

G.-H. DOBLE,

Wendron Vicarage,
Helston.
Cornwall.

16 septembre 1929.



12-30. — Les Presses Bretonnes, Saint-Brieuc.
